

Gilles Leclerc

Miniatures

Carnets d'un inquisiteur



Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0
www.decourberon.com

Toile en couverture : *Asana*, Anik Demers

ISBN 978-2-922930-48-1

© Éditions De Courberon, 2012.
Tous droits réservés pour tous pays.



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

SODEC
Québec 

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

GILLES LECLERC

Miniatures
Carnets d'un inquisiteur

Préface d'André Major

DE COURBERON

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le 27 septembre 1999, Gilles Leclerc s'éteint. L'auteur du *Journal d'un inquisiteur*, essai politique enflammé paru pour la première fois aux éditions de l'Aube en 1960, réédité chez du Jour en 1974 et chez Lux en 2002, lègue une production inédite monumentale : romans, nouvelles, essais, poèmes, pièces de théâtre. Ses écrits sont dispersés dans de nombreuses boîtes, parmi lesquelles se distingue un petit classeur en carton vert contenant dix-sept cahiers lignés numérotés de 2 à 18 (le cahier 1 demeure introuvable à ce jour) : ses carnets noirs.

Ces petits cahiers, qui font penser à ceux des écoliers, sont importants pour au moins trois raisons. D'abord, parce que Gilles Leclerc s'y livre tout entier : on y découvre la pensée en mouvement d'un écrivain. De la réflexion sur le corps à celle sur l'âme, en passant par la critique sociale virulente et l'introspection fiévreuse, il expose son intelligence curieuse, son âme angoissée et sa lucidité incisive, voire caustique. Ensuite, nous savons que quelques jours avant sa mort, alors qu'il était alité définitivement, l'auteur s'est brusquement redressé dans son

lit et a demandé si ses « carnets noirs » étaient en sécurité, montrant ainsi le prix qu'il accordait à cette partie de son œuvre. Enfin, nous avons la certitude que ces textes rédigés entre 1954 et 1963, en plus de livrer un portrait sévère mais riche d'une époque tourmentée du Québec, présentent une réflexion intéressante sur l'écriture, l'art, la religion au Québec et de nombreux autres sujets qui sont toujours d'actualité.

Ce premier livre des *Miniatures* – titre que l'auteur avait suggéré lui-même pour ses carnets – n'est, nous l'espérons, que le premier d'une série trois qui embrassera les dix-sept carnets. Il contient la presque totalité des cahiers 2 à 6. Presque, car il a fallu retirer tout d'abord ce qui était trop personnel et intime. En outre, par choix éditorial, nous n'avons pas conservé les passages en anglais, ni les citations que l'auteur avait notées, sauf dans le cas où ils s'intégraient à une réflexion. Enfin, et c'est là un choix bien subjectif nous le reconnaissons, l'édition ne contient pas certains textes qui ont mal vieilli ou qui auraient mérité une reformulation, pas plus que certains autres qui ne proposaient qu'une opinion tranchée sans présenter la réflexion pour la soutenir. Nous supposons qu'il y avait là des traits que l'auteur lui-même, après révision, aurait décidé de retirer. Cela dit, les morceaux qui ne sont pas dans ce premier recueil représentent en tout moins de deux douzaines, ce qui n'empêche en rien de sui-

vre le mouvement de la pensée de Gilles Leclerc. En contrepartie, parce que c'est l'auteur lui-même qui avait transcrit ses réflexions dans les manuscrits dont nous disposons, nous présumons l'ordre proposé comme étant sciemment choisi par lui. Nous avons donc conservé intégralement la chronologie des recueils, ce qui explique les quelques anachronismes qui s'y retrouvent.

La problématique d'une écriture manuscrite se posait également, et il a fallu choisir des méthodes de travail pour demeurer au plus près du texte et des idées de l'auteur. Les multiples tirets semi cadratins ont été pour la plupart conservés dans le but de respecter le style de l'écrivain qui les utilisait profusément. Les nombreux passages soulignés sont en italique et les guillemets sont retranscrits intégralement. Les mots difficiles à lire ont été placés entre crochets.

Nous espérons que vous, lecteurs, aurez autant de plaisir que nous en avons eu en découvrant ces écrits vifs qu'a légués cet écrivain méconnu qui brûlait plus que tout de la passion des mots et des idées et qui écrivait non pas « pour être beau, faire beau, mais pour être compris ».

PRÉFACE

Lettre à l'Inquisiteur

La Minerve, le 8 septembre 2008.

Mon cher Gilles,

Il y a longtemps – bien avant que tu nous quittes pour un monde meilleur aux yeux des optimistes – que nous avons conversé, comme nous le faisons à l'époque où la révolution dite tranquille vagissait encore. Mais conversions-nous vraiment ? Ce qu'il serait plus exact de dire, c'est qu'à l'automne de 1960, je n'étais qu'un adolescent révolté et passablement déboussolé qui t'écoutait vitupérer la société canadienne française et le monde comme il allait. Le libraire Henri Tranquille venait de publier le petit manifeste intitulé *Liberté étudiante* que j'avais rédigé et imprimé sur une Gestetner pour le diffuser dans la cour du Collège des Eudistes de Rosemont, ce qui avait conduit les Pères à m'en expulser. Et c'est ce cher Tranquille qui m'avait vendu ton **Journal d'un**

Inquisiteur dont la lecture avait attisé les braises de ma révolte. Il y avait eu, à peu près en même temps, le coup d'éclat de l'insolent Frère Untel, que notre sainte Mère l'Église avait alors exilé en espérant qu'il retournerait braire avec le troupeau. Mais toi, faute de pouvoir te faire taire, après t'avoir réduit à publier ton pamphlet à tes frais, on faisait mine d'ignorer ton existence. Comme les Éditions de l'Aube, c'est-à-dire l'écrivain Gilles Leclerc, avaient pignon rue Chabot, à moins de dix minutes de marche de chez mes parents, je t'avais écrit pour te dire tout le bien que je pensais de ton gros brûlot en espérant discuter le coup avec toi. Et dès ce moment-là, assez régulièrement, je me rendais chez toi, entre neuf heures et midi, parce que tu passais le reste de la journée à gagner ta vie comme rédacteur sportif à la « Cibici », comme tu disais en grinçant des dents.

Je me souviens non pas de notre première rencontre, mais d'une seule qui est la somme de toutes nos rencontres, et du percolateur que nous vidions en fumant, toi tes cigarettes et moi ma pipe, tandis que tu passais en revue les litiges de toute espèce avec ce ton péremptoire, assez tranchant même, qu'on retrouve dans tes carnets des années 1950. Je t'écoutais, sans me demander si je te suivais toujours là où tu m'entraînais, notant les titres que tu citais à l'appui de ton ardent plaidoyer. Ces Malaparte, Spengler, Silone, Bloy, Nietzsche et Kœstler, j'allais passer des heures à la bibliothèque du

quartier, dite maintenant de la Petite Patrie, à faire leur connaissance. Nous partageons alors la même foi en un christianisme fondé sur l'esprit de pauvreté et une virulente détestation de cette Église catholique si médiocrement représentée par ce curé Hurtubise dont tu évoques, quelque part dans tes carnets noirs, les sermons d'une débilité spirituelle qui n'avait, hélas, rien d'exceptionnel à cette époque où notre clergé régnait en despote aveugle sur notre destinée et nos consciences. Je t'entends encore reprendre l'un après l'autre tes grands sujets de dissertation avec une vivacité d'esprit, une culture et une amère lucidité qui m'ébahissaient tant, moi qui étais, et qui suis toujours, une sorte de ruminant intellectuel pataugeant dans sa tourbière intérieure. Je croyais qu'en lisant, qu'en écrivant, qu'en mûrissant, je finirais par avoir, moi aussi, l'esprit en perpétuelle ébullition, tout en échappant aux réalités ordinaires auxquelles se soumettent justement les gens ordinaires. Mais, quarante et quelques années plus tard, je me rends bien compte qu'il n'en a pas été comme je l'avais espéré et que mon caractère m'éloigne du profond idéalisme dont témoignent les fréquentes majuscules que tu accoles à l'Art, à la Vie, à la Pensée ou même au Chaos. À un moment donné, tu dis que la correspondance d'un homme est peut-être ce qui le révèle le mieux. De même que les écrits intimes, ajouterai-je, car là plus que dans d'autres formes d'écriture se trouve le fond même d'une pensée, qu'aucune censure ne bride ni ne voile. J'ignore,

faute d'avoir pu suivre l'évolution de ta pensée, si tu as beaucoup changé, ce dont je doute un peu. Mais si je m'en tiens à l'homme qui s'exprime dans ces *Miniatures* auxquelles tu attachais tant de prix, j'imagine mal qu'il ait jugulé l'intransigeance morale et l'espèce de tendresse un peu malaisée qui le caractérisaient si fort au milieu de sa vie. Tes propos sur les femmes et le mariage, j'en trouve d'éloquents démentis dans certaines notes où apparaît la femme qui a tout partagé avec toi.

Je ne sais pas si, comme moi, tu t'es éloigné des grands imprécateurs comme Bloy ou des prophètes de malheur comme Spengler, sans pourtant nourrir la moindre illusion sur l'espèce humaine, qui demeure capable de tout, du meilleur comme du pire. Moi, vois-tu, j'ai croisé sur ma route quelques rares âmes à la fois lucides et compatissantes, comme Anton Tchekhov, qui m'ont accompagné dans ce monde trop souvent soumis à la loi des salauds contre lesquels je m'indigne encore en pure perte, en ne trouvant rien d'autre à leur opposer qu'une beauté toujours menacée dont l'art seul parvient à raviver la mémoire. C'est la seule forme de résistance possible, mais il serait présomptueux d'en espérer un salut ou même un rachat. Tu notais le lundi 17 septembre 1956, à 5 heures 15 de l'après-midi, que l'art « est un stimulant, un geste de libération par l'imagination...la fiction...et l'inutile ». C'était, à tes yeux, la voie royale de la liberté humaine – la promesse

d'une sorte d'absolu. Et tu as beaucoup misé sur l'art, en exigeant trop de toi-même peut-être, sans en récolter les fruits. Tel que je te connais, tu as dû trouver une sorte de quiétude, faite non pas de résignation, mais d'un abandon à cette grâce d'un Dieu dont tu attendais l'improbable justice. Mais cela, je ne peux que le présumer, car je ne saurai jamais si tu aurais réagi ni comment tu l'aurais fait à mon scepticisme actuel, au parti que j'ai pris de laisser les choses passer et ma vie s'orienter vers des sentiers peu fréquentés. J'aurais aimé que nous parlions, en prenant le temps de humer l'air, de nos enfants, de nos petits-enfants ou des paysages qui nous habitent comme l'enfance. J'aurais envie de te murmurer ce vers de Borges, qui a la force de l'évidence : seule la vie existe – juste pour entendre l'écho qu'il trouverait en toi. À bon entendeur, salut !

André Major

Je regrette de laisser derrière moi des monceaux de feuilles couvertes d'idées informes — dont j'aurais pu, moi, avec le temps, tirer de bons ouvrages, si je n'étais pas né dans un pays maudit !

Je souhaite que celui qui aura la patience de dépouiller ce magma à prétention littéraire découvre quelques pensées qui feront voir, à son esprit sensible, certains aspects humains de mon esprit.

Gilles Leclerc

CAHIER DEUX

« L'Esprit est Autochtone. »

Goethe

« Ils ne croient pas en Dieu, ils
craignent en Dieu. »

Rivarol

L'Esprit n'a de compte à rendre qu'à lui-même et au Créateur.

14 juillet 1956

§

En lisant *Beethoven* d'Emil Ludwig, les 4 et 5 juillet 1956.

« Apollon et les Muses ne voudront pas encore me livrer à l'homme à la faux. Avant mon départ pour le Paradis, je dois encore leur livrer ce dont mon esprit déborde. Il me semble que je n'ai encore écrit que quelques notes. » Beethoven à l'époque de la IX^e symphonie.

§

Absolument incapable de fixer mon intelligence nourricière sur les parties sublimes de cette [voix] d'artiste – ou sur les paroles prophétiques de sa bouche. J'ai le cerveau en mouvement brownien – en état de désintégration certaine – esprit déraciné, balloté, inquiet, incapable de refouler l'idée des échecs antérieurs dans le néant – insatisfait et frustré – insatisfait de ses actes et énergies – frustré

dans ses ambitions.

§

Je parcours des yeux les biographies (et œuvres) des Beethoven, Goethe et Napoléon; et je relis *L'Espoir* de Malraux. Je me sens lié de fraternité avec ces Hommes – je suis leur valet – sans pouvoir imiter leurs gestes les plus grands – sinon en Désir.

§

À force de songer à ce que je ne serai jamais, je m'empêche de produire. Je suis écrivain et non un homme de Lettres.

Chaque jour mes contacts avec la Pensée des Hommes et du monde devraient me river à ma table de travail – ne serait-ce que pour écrire trois lignes – mais trois lignes qui marqueraient un progrès, une étape vers telle œuvre.

§

Le mythe de Caïn attend son maître-rédacteur. Je ne me résous pas à l'écrire. J'en suis retenu par une sorte de gêne – ce deuxième roman pillant mon existence individuelle dans sa plus profonde intimité.

Je laisse croître en moi les tensions intellectuelles et morales qui, elles, me dicteront l'heure de l'accouchement artistique. J'attends l'avènement de mon dieu caché. J'ai confiance : c'est ma Foi, à moi !

6 juillet 1956

§

Les recherches intellectuelles me ramènent constamment vers Dieu.

Ne connaissant pas l'ostentation, la fanfaronnade mentale (toujours prêt à bâillonner ma certitude d'un doute solide), je n'ai jamais eu la tentation de commettre le péché contre l'Esprit – l'aveuglement systématique dont parle l'Évangile.

§

Ma comédie *Les communisses* dont j'ai abandonné – depuis près de deux mois – la seconde rédaction, ferait rire, par sa truculence et morsure [sic], Robert Lamoureux lui-même.

Nul doute aussi que Sacha Guitry condescendrait à sourire. J'ai pris la décision de me taire, c'est-à-dire de ne pas la faire lire à Jean Gascon du TNM, parce que je sais par expérience que je me cognerais à un rocher : celui de la défiance des « haut-placés » à l'égard d'un « intrus », ce dernier eût-il du génie. Ce que je n'ai malheureusement pas.

§

J'ai relu aujourd'hui certaines poésies que j'écrivais à M. l'an dernier.

Quelques-unes possèdent une réelle valeur poétique, mais ni Dore, ni Grenier n'ont voulu (ou désiré)

le remarquer, se définissant eux-mêmes des poètes.

§

À 4 heures 20 p.m. aujourd'hui, il me venait cette définition de l'amour – qui servira d'*ultima verba* au dernier fragment de dialogue du *Mythe de Caïn* : « Ne plus être en mesure de croire les hommes dignes de rachat – et s'obstiner malgré tout à les servir : c'est peut-être ça que j'appellerais *aimer* ».

21 juillet 1956

§

René Lecavalier, ce soir en me reconduisant, a paru stupéfait que j'affirme :

– Ce n'est pas d'argent dont le monde a besoin; c'est de Paix !

Mais pas la paix des gouvernements – ô dieu non ! – mais la paix de l'homme !

L'homme ne trouvera la Paix qu'en son cœur.

25 juillet 1956

§

« Il n'existe aucun homme qui – à un endroit ou l'autre de sa vie – ne doive dire merci à ses erreurs. »

« Every man in his lifetime needs to thank his faults. » Ralph Waldo Emerson

§

Je songe à l'attitude glaciale du directeur du Devoir, Monsieur Gérard Filion, et je dis : « La froideur imaginée est le seul bouclier de la timidité. »

§

Entendre traiter Goethe de philistin, voilà de quoi me réjouir !

Je n'osais le faire moi-même, de crainte qu'on ne me renvoie la pierre !

C'est le philosophe espagnol Ortega y Gasset qui s'en est chargé en 1932 – dans *Lettre à un Allemand* (*In Search of Goethe from Within*).

Gasset a pris sur lui de demander des comptes à l'Esprit goethéen.

J'ai joui de ce qu'on osa souffleter ce visage de marbre.

Ortega y Gasset a démoli d'un coup le mythe de l'Homme de Weimar !

Bravo ! On est tous un peu naturellement iconoclastes et le relâchement de l'emprise de ce qui paraît – ou est – divin, nous injecte un vertige de satisfaction et d'orgueil.

Surtout d'orgueil !

Décapiter les dieux ! Tout l'homme est dans cette phrase de trois mots.

« Car tu vas accomplir avec joie un acte qui épouvante. » – *Ajax*, Sophocle

Un acte épouvantable, mais douloureusement nécessaire – un réflexe de la liberté prisonnière de l'Énigme Univers.

Ortega y Gasset fonde son geste sur le fait que : « Goethe a délibérément faussé la destinée de son moi »... Une vie botanique.

Il écrit textuellement : « À Weimar, c'est-à-dire de trente à quatre-vingt-deux ans, Goethe s'est habitué à se laisser emporter à la dérive par la Vie. Il a oublié qu'il n'était qu'un naufragé ».

mai 1956 – juillet 1956

§

Peu m'importe si j'échoue ! Une angoisse se sera dissipée.

Décembre 1955

§

Le 22 juillet, ce dimanche soir de 1956, j'ai reçu un téléphone de M.

Ses sanglots en disaient long sur la nostalgie d'avoir été absente depuis mardi le 17.

Voir pleurer les personnes devant moi me bouleverse de honte et m'enfoncé un sentiment de culpabilité au cœur – comme si ces personnes souffraient de ma cruauté. Or, c'est faux, dans le cas de M.

– Tu m'as écrit une si belle lettre ! sanglotait-elle.

– C'est toi qui me l'as inspirée, non ?

– Si tu savais comme je m’ennuie loin de toi !

Nul doute, son amour est total; le mien réticent. Je doute de pouvoir aimer. De savoir le faire, d’en être digne.

Il me manque ce désintéressement du fruit mûr qui se détache de la branche quand la minute de vie est arrivée à son comble – qui choit au sol et remercie l’arbre sur lequel il a poussé, ainsi qu’écrit Marc-Aurèle à la fin de ses méditations.

§

La prétention est la marque certaine de la petitesse d’un esprit.

Le véritable artiste commence là où l’homme qu’il est s’est oublié – et a reconnu les limites obligatoires du plus grand talent.

« The greatest talent is a limited talent. » Aldous Huxley

« L’on marche sur les faux artistes et il en pleut par tout le pays de cette sorte d’insectes. » La Bruyère

Entre parenthèses, aucune race d’aucun pays n’a encore produit un aussi admirable et subtil auteur que La Bruyère.

Non si vedrà mai nulla di similar ! Et ainsi appliqué à La Bruyère le mot de Goethe à l’endroit du Wallenstein de Frederik Schiller : « Ce drame est si grandiose qu’il ne sera jamais égalé ! »

Le cent cinquantième anniversaire de la mort du

célèbre dramaturge allemand a été dûment souligné par l'Italie. Le *Corriere della Serra* de Milan, dans sa livraison du *mercoledì 11 luglio 1956*, publie un article de Bonaventura Tecchi, intitulé « *Nacquer nelle Tenebre. Il poeta della luce !* ».

Titre et article très significatif : l'art grandiose surgit très souvent du sol le moins apte – aux yeux des malins, des gens-en-place – à y donner naissance.

21 juillet 1956

§

On sait l'univers rempli de maniaques (en liberté) et, malgré tout, on s'étonne toujours d'en rencontrer sur sa route.

Telle cette vieille femme de près de quatre-vingts ans qui, la nuit vers une heure trente du matin, la cigarette au bec, fait tourner les poulies de sa corde à linge, quartier de Rosemont.

§

Des bien-pensants de tout acabit – en « jupon noir » ou autrement – au crime ou à l'action de facture criminelle, la distance est la même que celle d'un tigre à sa proie innocente !

C'est une question d'opportunité.

Mercredi, 1er août 1956

§

Je relis les livres II et VI de *La République* de Platon, et je ne puis m'empêcher de mépriser ces esprits inchoatifs des XIX^e et XX^e siècles qui, sous l'étiquette équivoque d'intellectuels ou de « savants », n'ont rien vu de ce que le maître d'Aristote y a voulu démontrer : la supériorité, non seulement virtuelle, mais surtout psychologiquement réelle, concrète (c'est-à-dire dans les cadres mêmes des actes humains, tous liés à une fin, d'abord immédiate, puis ultra terrestre) de la vertu de justice sur l'injustice.

Au livre II, une incidente merveilleuse : « Les bien-pensants, c'est-à-dire ceux dont les vices dérobent à la vertu ses apparences, ne lèsent jamais l'injustice ! »

Cher Platon, ὦπλατων.

§

Il y a eu 1789 en France, 1917 en Russie et le 26 juillet 1956 en Égypte. Ce jour, le colonel Nasser a annoncé au monde l'étatisation du Canal de Suez ! Washington, Paris et Londres ont protesté, puis sont passés aux menaces, ensuite aux ultimatums.

Nasser a répondu – en rejetant les notes diplomatiques – qu'il répondrait à la force par la force. Puis Moscou a dit : « Le geste du Caire n'est pas illégal et nous l'approuvons. »

Consternation occidentale ! Jappements de nos

malades gouvernementaux !

Quelle risée ! Puisque Nasser a le droit humain de son côté, et son peuple arabe fanatisé par neuf siècles de persécutions de la part de l'Occident chrétien !

Je crois que c'est la blague la plus savoureuse qu'un pays mahométan pouvait faire à la [soi-disant] Blanche Albion, à la France dont la patrie – depuis dix ans – est l'Algérie. Savoureuse la blague de Nasser ! Oh la, la ! Je l'approuve !

[Eden], ce vieux, ce dégénéré; Eisenhower, ce militariste; « Guy Mollet, cet impérialiste de la onzième heure ! » (Nasser)

Hier, 31 juillet, les grandes Puissances ont proposé le contrôle international (O.N.U.) de la Compagnie du Canal de Suez ! Les tristes fanfarons avaient déjà changé leur fusil d'épaule – ils avaient la trouille !

Moscou les rappelle à la sagesse – par le calme de sa voix radiophonique TASS.

Jamais un événement n'a souligné avec autant de verve, de purulence, le cancer occidental : le wishful thinking des bien-pensants, des chiens au pouvoir.

Vous m'assurez que les Britanniques sont froids, flegmatiques, purs de passion !

Mais je vous réponds que, pour en être caché, le pus n'en est pas moins le pus !

§

Il y a une petite imposture que j'estime grandiose dans nos écoles et collèges.

Nos professeurs enseignent l'histoire de manière à nous faire croire que c'est le Canada français qui a fait la France – et j'avoue qu'il n'y a pas là lieu de se révolter.

L'univers sait trop ce qu'il doit à la France !

§

Aux âmes irrémédiablement mesquines, toute noblesse de sentiment n'a jamais valu un calcul.

2 août 1956

§

La mesquinerie est incurable, nous rappelle La Bruyère. Cela est juste, si nous comparons l'âme atteinte de ce vice à un tamis avec lequel on essaierait de transporter de l'eau.

Que retient le tamis ? Ainsi, cette âme mesquine ne retient aucune noblesse – mais filtre tous les poisons.

29 juillet 1956

§

Ma chère Colette,

Naître et mourir n'implique que soi; mais l'intervalle reste à la merci d'autrui. Ce qui ne va pas sans

cruauté.

Il n'y a pas de honte à être mis à mort par les maîtres de ce monde !

Je ne voudrais pas que le chavirement prochain de ton existence engendre chez toi quelque triste complexe de culpabilité.

Je ne te reconnaîtrais plus alors pour une Leclerc !

Il faut bien jouer de bravoure dans les moments où la mécanique immonde de l'univers nous écrase !

(À ma sœur, le 2 août 1956)

§

La prétendue absurdité que certains esprits veulent à tout prix « coller » à l'univers humain vient de leur obstination (aveuglement scientifique) à trouver chez lui son principe de Rédemption. Ce principe n'y est pas continu.

Nul être ne peut à la fois être et être sa propre fin si ce n'est l'Être Absolu !

2 août 1956

§

Ma joie de créer ressurgit à toute heure du jour ou de la nuit, mais c'est une joie sans cesse à la veille d'un suicide éclatant.

29 juillet 1956, 5040, Orléans

§

En mars dernier, le vertige littéraire devint très violent en moi – et j'écrivis deux pièces de théâtre : *La loâ* et *Les communisses*. Et je récrivis en partie *La négociable*.

La première, un drame touchant la tristement célèbre ère de conscription au Canada en 1940.

L'autre, une comédie plutôt bouffonne – où je nargue notre phobie des « Rouges » – les communisses avec deux « s » (au Québec).

Puis, j'eus le loisir d'esquisser *L'invincible Occident* – un drame à thème grec sur l'aviation et l'éventualité d'une agression ennemie.

Je désirais aussi ardemment rédiger quelques nouvelles « réalistes » que j'aurais groupé sous le titre de *Toute argile à naître*.

Toute argile à naître n'échappe guère aux lois de son espèce, mais l'argile n'acquiert de valeur d'éternité qu'en se soumettant de plein gré aux règles qui fixent le jeu de l'Honneur et du Rachat de l'Homme.

§

De la boue à l'or, il ne s'interpose pas une différence d'essence, mais un lien, une parenté de degré. Une consanguinité à parfaire !

La boue aussi est de l'ordre de la grandeur.

Saint-Exupéry est irréfutable sur ce thème de la

boue humaine, du « Mozart assassiné » en chacun de nous.

§

« They were of the Earth and yet apart from it. They seemed to possess something of the Clay of which they were created and at the same time something divine. » W. Summerset Maugham, *The Moon and Six Pence*

L'homme est d'argile; l'esprit est d'or – mais il ne tient qu'à la Boue d'acquérir la densité du métal précieux.

Mars 1956

§

Si l'art était réduit à une « gratification » sexuelle, on pourrait peut-être expliquer pourquoi tant de gens se croient artistes et ignorent qu'ils sont des impotents.

L'impotence sexuelle engendre chez l'affligé une honte souveraine – dont il cache la cause.

Et pourtant, les impotents mentaux (artistiques) s'affichent avec une arrogance de brutes et triomphent aisément.

27 juillet – 2 août 1956

§

Oh, tu n'aimes pas te servir toi-même. Donc, tu dois répugner à servir autrui.

3 août, 12h35 a.m. 1956

§

Il y a de la pudeur dans le mystère de l'univers.

C'est pourquoi les esprits forts, les savants à science aussi diaphane que spécialisée, rejettent le mystère.

Car la pudeur est fille de la tempérance intellectuelle (née de la raison humble) et ils sont aussi dénués de tempérance qu'ils sont carapacés d'orgueil.

4 août 1956

§

Il y a des gens (pseudo-artistes) – que Schumann qualifiait haineusement de philistins – si massifs d'esprit qu'on serait en peine de leur trouver le centre de gravité.

Mais discernez donc le centre de gravité d'une montagne de gélatine humaine ? Je vous défie d'y parvenir.

Cet amas roulant de fatuité, de mondanité, d'insolence, d'arrogance, d'obscénité n'a d'autre fonction que de procéder par vagues glaireuses et dérouter les observateurs.

4 août 1956

§

Samedi, le 4 août 1956, j'ai passé l'après-midi à Repentigny-les-Bains.

Quel ramassis d'Iroquois, de femmes difformes, graisseuses, d'hommes obscènes, d'adolescents orgiaques, etc.

Mais attention, tu allais haïr la matière informe humaine ! Et la noblesse d'esprit s'y oppose !

§

Un amour en flagrant délit de coma, et une habilité à la haine insomniaque, voilà ce qu'on se retrouve dans les mains après avoir fait l'autopsie de l'Homme, à toute heure de la vie, en tous points géographiques du globe.

« *Solo en función de los demás, nuestra existencia cobra dignidad y sentido.* » Miguel Giménez Igualada

Ese mismo escritor español ha publicado un libro titulado : Más allá del dolor ! Au-delà de la souffrance !

La dignité de l'Homme – celle née de l'obligation de trouver le But ultime de sa Vie – se situe extra limites, au-delà de son sac de peau.

4 août 1956

§

Toutes les personnes qui ne craignent nullement la mort se félicitent hautement de ce qu'ils sont ou

font de leur vie, secrètement ou publiquement.

§

Celui qui ne sut jamais admirer ne sut jamais aimer.

Dimanche, le 5 août 1956

§

La véritable poésie est :

1. intuitive
2. naïve
3. admirative – et quand la connaissance ne permet plus l'admiration, l'esprit poétique doit retourner à la fraîcheur enfantine de
4. l'étonnement

Cf. Coleridge, *Lectures on Shakespeare (The Eight Lecture)*

5 août 1956

§

Jamais comme aujourd'hui l'Occident n'a senti le cadavre et n'a pué !

Occidere : se désagréger. Toute sa destinée est dans ce mot latin.

La franc-maçonnerie des bien-pensants – des syphilitiques mentaux – triomphe dans la question de Suez.

La triste Londres – sur les ordres de sa vache sacrée Élisabeth II – vient d’envoyer dix mille hommes de troupe au Proche-Orient.

Et nos porcs – les États-Uniens – y envoient leurs porte-avions.

La Syrie et l’Égypte parlent de guerre sainte à venir.

Et les jeunes Égyptiens se présentent par milliers aux bureaux de recrutement militaire.

Oh, messieurs les gamins, calmez-vous, de grâce !
Il y aura toujours assez de vierges parmi vous !

6 août 1956

§

Paradoxe : dans les sociétés dégénérées, les « valeurs artistiques » sont souvent préservées du naufrage par les coteries, clubs, chapelles pseudo-artistiques – au moins, la boue conserve et lègue ses pépites d’or à la génération suivante.

6 août 1956

§

La sortie (congédiement sans raison expresse) de ma sœur Colette m’incite à parler de la pureté et de la virginité.

Apparemment, il n’existe pas d’opposition entre les deux états psychophysiologiques.

La première se mesure à l’abus modéré de la

chair, dans les cadres moraux fixés par l'Église; l'autre à une abstinence dont le départ est un vœu – une promesse à incidence théologique de vestale romaine – préposée à l'entretien du Feu Sacré, l'Esprit (-Saint).

La pureté = un état d'esprit. La virginité = un état du corps.

La pureté découle de la tempérance, la virginité de la vertu de force.

On peut très bien être pur sans être vierge, mais la virginité ne saurait se concevoir sans la pureté.

La virginité – pour tout dire – est la pureté poussée, vécue jusqu'au système.

La pureté est une décision, la virginité est une rationalisation « concrète », non seulement de la pureté du corps, mais surtout de l'autosacrifice, de l'acte gratuit.

7 août 1956

§

Situation assez troublante : jamais les éditeurs de France n'ont utilisé ou publié en exergue une phrase de Malraux.

Serait-ce que Malraux est méprisant vis-à-vis ses confrères ?

On ne lit-il pas les œuvres marquantes ?

J'aimerais qu'on me réponde là-dessus.

Il est vrai que Malraux vit une vie « inventée » – ce qui ne le dispose pas à l'admiration d'autrui.

9 août 1956

§

Je pense à ces « critiques » montréalais qui affichent beaucoup plus de bedaine et de calvitie que de jugement et d'intelligence.

8 août 1956

§

– Que pensez-vous, Monsieur Schweitzer, de la civilisation des Blancs ?

– Ça ne serait pas une mauvaise idée !

§

À accepter – avec la constance de l'entêtement – la confrontation avec les Imbéciles Notoires, les Élités Bien-Pensantes, on risque trop d'avilir son sens de la dignité de soi.

13 août 1956

§

Note à M. avant de la quitter : « Il faut apprendre à s'endormir tout en tenant son bonheur éveillé, présent, prêt à, disponible à l'Amitié, à la Joie – au sacrilège quelquefois – mais toujours à plus d'Amour.

Et j'ajoutais :

J'irai,
au jour de ton choix,
mourir
au bord de tes yeux
immortellement avides
d'un royaume déjà venu
où je n'habite pas encore,
mais où j'escaladerai,
guidé
par le phare-vertige
de ton âme
profonde et douce
comme les mers du Sud.

Je préférerais, vois-tu,
ne plus avoir d'yeux moi-même,
pour t'induire
à descendre vers moi,
puis à me léguer
ton regard
qui souvent m'épouvante
peut-être parce que,
étant encore enfant,
j'ignore comment on lit
dans le noir

Et autre chose
que des monstres fantastiques

M. avait griffonné en rouge en marge de la note :

« Je m'endors avec toi. Je te voudrais si heureux...!
Je t'embrasse de toute mon âme. M »

§

L'homme n'a rien vaincu tant qu'il n'a pas vaincu
ce qui le tue : sa chair.

24 janvier 1955

§

La naissance transmigratoire de l'Absurde est
Éternelle.

28 mars 1956

§

Le Chaos actuel des Nations et de l'Esprit Hu-
main pourrait bien faire que nous nous réveillions
bientôt dans un monde prêt à être recréé par Dieu.

4 janvier 1956

§

Les tentatives de justification d'une vie entraînent
naturellement l'ascétisme – ou l'orgie !

18 avril 1956

§

Dans un être jusqu'alors happé par la rancœur, l'amour naît, et ainsi s'opère la parthénogenèse du cœur, prélude à de généreuses naissances spirituelles, humaines.

5 avril 1956

§

Bon gré, mal gré, les hommes s'unissent, s'agglutinent. Hélas, leur seul élément de cohésion, c'est la Peur :

- 1- la peur des révolutions
- 2- la peur des guerres
- 3- la peur de perdre leur confort
- 4- la peur de l'Enfer
- 5- la peur de la mort
- 6- la peur de la Pensée

Mais leur véritable Effroi, c'est celui de leur Vide épouvantable, qu'ils s'empressent jusqu'à leur décès de combler par :

- 1- des machines
- 2- du bruit « musical »
- 3- des soirées de calomnies
- 4- des « affaires »

On y retrouve bien le bourgeois dans cette hantise de l'argent.

« *That is the great clue to bourgeois' psychology : the reward business !* » D. H. Lawrence

§

Ô sainte simplicité, comme vous devez avoir une face bien sévère, pour que les Hommes n'aillent jamais à vous !

29 août 1956

§

Délicieux ces gens qui ont des notions de tout et sur tout, excepté sur leur propre sottise, leur imbécillité et le dégoût qu'ils inspirent à leur entourage.

4 septembre 1956

§

Dans un univers où la panique supplante l'oxygène et la raison, il faudrait pouvoir parodier Léon Bloy et dire : la véritable tristesse c'est de n'être pas tous des fous.

5 septembre 1956

§

La science a tout expliqué, semble-t-il, excepté peut-être la présence de l'homme sur Terre. C'est pourtant la seule question qu'on se pose raisonnablement – la seule aussi à laquelle personne n'a su répondre.

On est passé outre à son angoisse, avec un haussement dédaigneux des épaules.

Bel aveu de l'infirmité de la Science Humaine.
Toute la Science !

5 septembre 1956

§

À voir verdir de fanatisme les Américains « blancs » devant le problème légal de l'intégration raciale des « noirs » dans les écoles publiques, je ne puis songer qu'au sang de cochon noir qu'ils doivent faire pendant que les gens de couleur, eux, en pâlisent d'épouvante. Évidemment, il n'est pas question pour les nègres d'Amérique de savoir « rougir ».

Cette vague de fanatisme – qui surpasse et éclipse la fichue Inquisition espagnole – ne nous a valu de la part du président Eisenhower et des « intellectuels » que du mutisme confortable.

Nous nous souviendrons des « intellectuels » américains lorsqu'ils oseront venir nous publier sous le nez de ces « déclamations » scolaires sur la culture, l'humanisme, la solidarité, etc.

Voyez-moi un peu ces fabuleux Américains – du premier au dernier – qui sont impuissants à se laver de leur saleté mentale et morale (ex. : Riots in Mansfield, Texas, in Clinton, Tennessee, etc.) qui prétendent imposer leur Décalogue d'acier et de sanie aux peuples sous-développés – comme ils disent avec leur art anglo-saxon de la pruderie et de l'euphémisme.

Heureusement, avant les É.-U., il y a eu dans

l'Histoire l'Empire Romain – et il y a eu ensuite les Huns, les Goths, les Wisigoths, les Celtes et les Vandales.

À quand donc, bon dieu !

5 septembre 1956

§

Être humilié n'est rien; se prêter à l'humiliation exige peu et n'est pas si coûteux après tout !

Mais ce qui exaspère le faible, habituellement lucide, c'est de songer que son opprobre – dans le cerveau des « forts » en place – n'est qu'un paiement de dette !

Le mythe de Caïn, 5 septembre 1956

§

Le XX^e siècle et demi, la notion et le culte de la « possession » des biens éclipsent par une marge infinie la réalité et l'instinct de « l'Être ». Étrange anormalité ! Très étrange ! J'y répugne jusqu'à la Démence.

Se résoudre à ne rien « posséder » pour pouvoir « être » toute chose. *Cf. D. H. Lawrence, Essays.*

Le jeudi 7 septembre 1956.

§

I take it for granted that travelling brightens and

enlargens the mind. Would you then explain to me :

1- why the Americans – the most travelled nation of the World – harbor so dark fanaticism at home ?

2- why are they so short-sighted in their international deals ?

If the mind is bound to be the first to benefit from travelling – what then of the heart ?

No nation is more warmly despised abroad as the Americans !

To be loved abroad presupposes that one has a hearth at home, perhaps ?

True indeed that if you take a bruin to a world tour – it is most likely to go hair-brittled at home too !

7 septembre 1956

§

Tout le fanatisme religieux et politique dont ont fait et font encore preuve les Britanniques du Canada est le fait d'une ignorance crasse.

Ignorance is bliss, as the english saying states it... Et l'ignorance est la mère de tous les vices, y compris le fanatisme.

7 septembre 1956

§

Dans mon berceau
Dormait déjà la France
Bien avant que je naisse

Dans le creux de son flanc
Mes rêves de bambin...

Puis j'ai désiré l'aimer
Avec des accents de chair
Bourrée de droits.
Je n'avais que vingt ans.

Plus tard, il y eut l'Indochine,
L'Algérie et l'Égypte :
J'ai soupçonné la France
Et je l'ai chassée de mon lit.

Depuis, je n'ai jamais plus rêvé
De la France
De la Lorraine
Et de ses sabots

7 septembre 1956

§

Interrogatoire soumis à un délateur de l'Église de Rome :

– La raison est-elle la faculté par excellence de l'Homme ?

- Oui.
- Qu'est-ce qui s'oppose à la raison dans l'Homme ?
- Le cœur (les passions).
- L'amour est-il un produit naturel du cœur ?
- Oui.
- Et la haine ?
- Également.
- Reconnaissez-vous que la haine et l'amour sont des « qualités » hautement féminines ?
- À peu près.
- Aime-t-on avec son cœur, ou avec sa raison ?
- Avec son cœur.
- Peut-on en dire autant de la haine ?
- Oui.
- Reconnaissez-vous que la raison est supérieure et prime le cœur ?
- Très certainement !
- Et qu'on doive souvent y sacrifier le cœur ?
- Oui.
- Le cœur est-il aveugle ?
- Oui.
- La haine et l'amour ?
- Également.
- Donc, aveuglement et raison se répugnent l'un à l'autre ?
- Très certainement.
- Mais si la raison était aveugle... ?
- Impossible, puisqu'elle utilise les « premiers principes », comme par intuition, donc indémontra-

bles.

– Vous êtes rationnel, et non sentimental ?

– En doutez-vous ?

– Aimer quelqu'un, n'est-ce pas avoir foi en lui ?

– Si.

– Est-ce que vous établissez vos raisons de l'aimer ?

– Jamais !

– Et vos raisons de le haïr ?

– Non plus; c'est naturellement un réflexe charnel, passionnel que l'amour ou la haine.

– Donc, quand vous aimez ou haïssez quelqu'un, vous n'agissez plus selon la raison, mais selon le cœur.

– Il semble que oui; et qu'il n'y ait pas d'autre alternative.

– Ainsi, lorsque vous calomniez l'Église de Rome, c'est votre cœur qui parle et non votre raison ?

Donc, lorsque vous m'affirmez que c'est sur la raison que vous fondez votre haine de Rome, vous mentez ! Puisqu'il y a un moment encore, vous reconnaissiez qu'on ne peut aimer ou haïr qu'avec son cœur !

– Mais...!

– Ainsi, vos délations ne sauraient être de bonne foi, mais de parti pris. Il y pointe là une certaine imposture, qui me semble devrait faire rougir un individu – je n'ose ici employer le mot « homme » – qui se réclame de la Pure Raison ! Et à propos de haine tantôt nous parlions de « femme » !

Dans la nuit du 7 septembre 1956

§

Il y a une multitude de gens qui sentent et puent l'étaupe à dix milles à la ronde – et qui accusent l'air et les autres gens à qui « la senteur » ne revient pas.

§

Je réfléchis : j'admire la femme qui se fait fort de tout obtenir de son mari. Malheureusement pour elle, mon geste ne va pas au-delà de l'admiration...!

Trouvez-moi la femme qui se satisfait de l'admiration, du coup d'œil à distance ?

§

Sérénade Op. 24 de Schoenberg, à l'émission Chefs-d'œuvre de la musique à CBF.

Sa musique dodécaphonique est aussi envoûtante que des colonnes de statistiques sur les importations et exportations d'une nation commerciale.

Ce n'est pas peu dire ! Et c'est tout dire du plaisir que l'Op. 24 de Schoenberg nous injecte !

Peut-être ne suis-je pas assez initié ?

8 septembre 1956

§

Avec la gueule pâteuse d'un commerçant slave et

juif, un immigré pourrait dire de la politique dans le Québec : « Elle fous sifilise ».

8 septembre 1956

§

J'écrivais à Georges Dor, le 14 mai dernier : « On a chacun ses envies d'être heureux. On ne sait pas trop comment s'y prendre, hélas ! Heureux ! Plus heureux ! Plus heureux que... ! Le « que » maudit des comparaisons !

La conjonction de Satan, condamné à demeurer Beau au sommet d'une pyramide d'Ordures. »

§

It is not convenient that whores should teach hygiene.

Je trouverais macabre qu'une fille de joie prétende me donner des leçons de propreté.

8 septembre 1956

§

L'ignorance fait généralement des entêtés; l'érudition, des sots.

L'érudition livresque a au moins un formidable avantage : ses possesseurs en savent tant sur toutes choses qu'ils ignorent tout de leur sottise !

8 septembre 1956

§

Je disais d'un mondain talentueux : il avait toutes les occasions pour se faire aimer; il n'a choisi que de se faire admirer.

8 septembre 1956

§

La nationalité d'un homme n'est qu'un hasard; mais c'est de nécessité qu'il est homme et non une brute.

§

L'homme n'est, en somme, que le produit de deux Infinis : le passé et le futur.

Or, les Infinis ne se croisent que dans le néant.

On peut donc en tirer sa propre conclusion sur la Valeur Humaine.

8 septembre 1956

§

À une jolie femme dédaigneuse, je me contenterais de souligner l'actualité de la fable du « Lion et de la Souris », en ces termes :

« On a toujours besoin d'un plus laid que soi ! »

8 septembre 1956

§

Explication sommaire de l'agitation satanique des gens : les hommes n'abhorrent rien de plus qu'être jugés petits et mourir dans le linceul de l'anonymat.

4 septembre 1956

§

Ce soir, j'ai dit à Jean Mathieu : « Oh, je n'ai pas "les moyens" d'être anticlérical ! »

Il a rigolé comme un bossu et avec motif, puisque pareilles paroles jetaient une forte lumière sur ma situation sociale encore fécondée à l'échec constant. Je veux « écrire » – j'écris – et j'écrirai. Or, en 1950-1954, j'ai subi un épouvantable revers de la part d'éditeurs, quatre culs.

De plus, si je me mêlais, dès maintenant, à la controverse de « l'immoralité politique du Québec », cela équivaldrait à dynamiter les ponts devant moi.

C'est pourquoi j'ai dit à Mathieu « je n'ai pas les moyens d'être anticlérical » – l'art valant davantage que la haine, ou les vengeances.

Mais toute cette kyrielle « de bien-pensants », de professionnels libéraux, de petits et grands financiers, elle flatte les flancs du clergé, pour qu'en chaire les curés lui fassent de la publicité.

Et ceci n'est pas une fumisterie, une présupposition dans le vent : à l'église St-Albert-le-Grand, le

citoyen-curé Hurtubise a dit à plusieurs reprises : « Encouragez nos marchands, nos professionnels. Nous en avons dans notre paroisse qui valent ceux d'ailleurs. Ils ont le droit eux aussi à gagner leur vie.

Il faut encourager ces gens qui viennent à la messe dans notre église, et qui suivent leur messe dans un missel. Et Dieu les récompense : ils ont une maison, une auto, de la santé, des enfants, etc. »

Et Hurtubise répète ces âneries vingt fois par sermon.

Ainsi, aujourd'hui, 9 septembre, ça a touché les « Charités Papales » et la largesse de Pie XII, romainement régnant, qui a aussitôt envoyé à Nicolet 10,000 \$ – après l'éboullis du 14 novembre 55, etc.

« Votre dollar d'aumône, votre 5 dollars, vous revient – ou vous le retrouverez en Chine, au Brésil, en Allemagne, etc. » de gueuler le citoyen-curé.

Malheureusement, je n'ai pu noter au fur et à mesure ses faussetés – à cause de la présence de M. – qui aurait eu honte de me voir « ameuter » le troupeau dominical par le geste insolite d'un crayon crissant sur une feuille de papier en plein sermon de curé ! Enfin...

Ensuite, Hurtubise, le citoyen-curé, avec sa voix de gallinacé, a continué : « 168 heures par semaine ! Mais combien à Dieu là-dessus ? Hein, combien ? Faites-vous votre prière du matin ? Non pressés à l'ouvrage ! Celle du soir ? Ah, encore moins, il y a la télévision, etc. Oh, bien sûr, vous dites je vais à la messe du dimanche. Mais qu'est-ce que la messe

sans missel ? Le dimanche, voulez-vous que je vous dise pourquoi ça existe :

1. Pour apprendre de quoi qu'on ne sait pas, à l'église. Et voulez-vous que je vous en apprenne moi ? Cette semaine-ci, il y a trois fêtes religieuses : l'Invention de la Vraie Croix, etc. Vous voyez, vous ne saviez pas ça et pourtant !

2. Pour venir à la messe, avec un missel.

3. Pour se reposer du travail de la semaine ».

Textuellement de la gueule du citoyen-curé de St-Albert-le-Grand !

Ensuite, il a dit : « Je vais vous en apprendre des choses. Jeudi, en salle du presbytère, réunion de la St-Vincent de Paul pour reformer les effectifs : des hommes qui iront par les foyers recueillir les aumônes et soulager les pauvres de notre paroisse. Dévouez-vous. »

Hurtubise a inséré ici un argument aussi sacrilège que possible à l'endroit de l'humanité et de la raison. La rage m'a empêché de le mémoriser.

Hurtubise a poursuivi : « notre école Marie-Victorin est capable de 550 élèves – et nous en avons cette année 700 – Faudra trouver une solution. Elle viendra : la Commission des Écoles Catholiques est toujours très sage. Mais aidez-nous à élever vos enfants. Faut être cent pour cent du côté de l'autorité. Vous les parents, vous déléguez votre autorité aux professeurs et institutrices – qui eux voient à ce que... etc.

Faites-les coucher le soir ! Pour qu'ils viennent à

messe le lendemain matin. Ôtez-les de la télévision où ils voient des choses qu'ils devraient pas voir ! Et le dimanche, envoyez-les à la messe de neuf heures, pour pas encombrer les places à onze heures et demie ! Donnez l'exemple : levez-vous vous aussi les parents, flânez pas au lit, le dimanche matin. Autrement les enfants se moqueront de vos ordres. Il faut être cent pour cent du côté de l'autorité ! »

Etc., etc., tel fut le sermon du citoyen – en noir et non marié – Hurtubise.

J'allais à l'église pour entendre le nom de Dieu – et le récit de sa bonté, de sa justice – mais j'ai dû écouter des propos sur l'argent, des autovantardises, des sophismes comme celui du cent pour cent pour l'autorité.

De Dieu, point un mot ! De la dignité humaine, de l'honneur, de la justice, de l'amour fraternel, de la Vérité, aucune allusion !

Des gloussements impromptus de gallinacé à salaire !

9 septembre 1956

§

Je n'ai pas encore « les moyens » d'être anticlérical – c'est-à-dire de lutter contre cet avachissement mental, moral, intellectuel des prêtres – et du peuple.

Mais ça viendra un jour !

§

Aucun geste humain – même l'amour – ne doit être abandonné à l'Inconscience.

[à Georges Dor] Avril 1953

§

Je me souviens que M. me disait, en 1953, dans un de ses accès d'humeur provoqués par mon « indifférence » envers elle :

« Tu auras passé ta vie à aspirer, non à respirer et à vivre ».

Je me souviens aussi que je lui avais donné raison – dans mon for intérieur.

§

Si vous êtes un imbécile et que vous n'en faites pas montre, votre stupidité est déjà une chose progressive – presque aimable.

20 février 1954

§

Chaque homme, en réalité, n'est qu'un petit dieu rabougri qui traîne son enfer avec lui, et sur lui.

20 février 1954

§

Au cours du voyage de noces du 17 au 24 décem-

bre 1955, à New York, je notais :

« Les gens vont, par routine d'entêtement, au Passé pour ressaisir des Souvenirs, mais le Présent est leur plus généreux cimetière. »

§

Même pas de Poésie Humaine dans le geste d'union charnelle.

Il n'y a poésie que là où il y a conscience et rythme.

Or le rythme en amour n'est plus.

Donc !

§

Il n'y a que chez les Hommes où l'absurdité n'est pas sa propre réfutation.

En chimie, en maths, l'Être et le Non-Être s'anéantissent en s'expulsant.

§

Elle a troqué son essence profonde de femme qui-doit-comprendre-par-amour pour une essence superficielle de cerveau-féminin-qui-nie-par-système.

§

On en vient un jour à nier l'immense mérite de la souffrance, en soi, for man's sake or for God's sake (in the After-Life).

La souffrance cesse même d'être une étape obligatoire d'Existence. Elle cesse d'être un angle (à ne pas [roder]) de l'Essence de l'Existence humaine.

Croire en la souffrance, comme à une bouée, un salut spirituel humain, devient presque profanation de la Raison – sacrilège !

New York, décembre 1955

§

Je ne saurais dire ce qui m'a poussé à noter ces choses : je me souviens pourtant que je vivais alors une hébétude mentale, une stupéfaction de faible, lucide, écrasé par la mécanique des calculs de cœur d'autrui.

§

Mon idée de roman « bernanosien » que j'ai imaginé au tout début de février 1952, sous le titre *Ave Caesar*, continue à me torturer de sa nécessité.

Problème du choc de la Vérité et de l'Autorité – c'est-à-dire de l'éternel et du temporel.

De ce qui Est – et de ce que les hommes ont « fait » pour se défendre contre ce qui Est, malgré eux et leur insolente vanité.

Je notais au début d'*Ave Caesar* :

« En ces temps-là, à Rome, il fallait être révérencieux, même envers la mort et remercier gravement l'empereur de l'insigne honneur qu'il vous faisait, vous gladiateurs, d'y courir en pleine lumière ».

J'ajoutais :

« De ces deux Cyclopes, Autorité et Vérité, lequel faut-il suivre les yeux bandés ?

Auquel convient-il de payer tribut ? »

Car aucune autorité, ou quasi aucune, ne peut se maintenir au pouvoir si elle pactise avec le Vrai ! En refusant de faire usage de la force, [gendarmie] ou chantage.

10 septembre 1956

§

Sa meilleure qualité morale, c'était encore ses intestins.

§

Il est des idées qui ne doivent pas ne pas être dites – parce qu'elles sont si vraies ainsi.

§

Tout est à refaire, tout est à aimer de nouveau.

Mais tout reste à aimer encore ! On n'a encore rien aimé dans cet univers !

§

Ce mois de février 1953 fut l'un de mes plus généreux intellectuellement. Et pourtant, je n'avais pas de travail salarié – ni de compte de banque – ni « relations sociales ».

§

Les véritables et seuls criminels sur Terre, ce sont ces gens qui retardent délibérément l'avènement de l'Histoire.

1. Les maîtres de ce monde qui font la guerre pour conserver leurs prestiges (à fonds juifs)

2. Les intellectuels (des arts, ou des religions) qui sciemment perpétuent la diffusion d'absurdités

Février 1953

§

L'âme épouse trop facilement les rabougrissements du corps.

12 mars 1954

§

Le miroir renversé de l'orgueil humain : le vice d'aimer être haï.

§

Qu'est-ce au fond que le goût, sinon le dégoût
d'une certaine catégorie d'ordures ?

24 février 1954

§

J'aimerais écrire une étude [intitulée] *L'orangisme
au royaume du Québec*.

Le jaune de l'insignifiance des journaux – et le
rouge des épouvantails : communisme et enfer !

Mars 1953

§

La seule et vraie souffrance, c'est peut-être d'être
seul et de n'avoir qui aimer.

Mars 1954

§

Ce qui est difficile, ce n'est pas d'affronter Dieu,
le Diable, les fonctionnaires, mais de s'affronter soi-
même.

Mars 1954

§

L'âme, ce n'est peut-être seulement que ce qui
nous empêche de mourir pour un certain temps.

13 avril 1953

§

La politique : un mythe nécessaire dans l'état toujours provisoire de l'humanité.

Mais les politiciens « sauvent » les individus de ce qu'ils ont pourtant de meilleur en eux : l'intelligence et le cœur. L'intelligence du cœur !

4 janvier 1954

§

Du haut de chaires de l'église, on essaie trop bêtement et trop souvent de vous vendre de la pudeur en boîtes de conserve.

Janvier 1954

§

Il ne convient pas de se faire une tiare de sa bêtise.

§

Comme tout est lointain dans le présent où nous vivons.

25 août 1953

§

Je ne consens à sortir de moi-même que pour y rentrer, plus galant que jamais envers ce que je crois être.

22 août 1953

§

La vertu ne s'assure hélas pas contre les mites.

20 août 1953

§

De la vie du cerveau et de la vie de l'Esprit, laquelle est la meilleure marque et source de civilisation ?

20 août 1953

§

Attention ! De la beauté à la laideur, il n'y a peut-être qu'une marge d'intensité – et non une différence d'essence.

§

1950-2000 ! Demi-siècle de la valorisation de l'Orduce Organisée, de l'anonymat, du coït parfumé et scientifique, de la prostitution « légitimée » de l'intelligence et du cœur – enfin, de la masturbation coopérative des esprits sous l'égide des machines à penser.

Avril 1953

§

Le sentiment de « persécution » accuse une conscience assez aiguë de l'infériorité.

10 septembre 1956

§

Si l'on me demandait aujourd'hui à brûle-pourpoint ce qu'est le mariage, je répondrais sous le coup de l'ironie : « Un contrat à vie que se signent homme et femme de s'ennuyer mutuellement à mort ».

13 septembre 1956

§

La vermine attire la vermine. Après tout, ce n'est peut-être pas si dégoûtant que ça, la vermine ! Une fois que les narines sont éduquées, n'est-ce pas ?

§

Multitude de textes pour enfants à la Télé et à la Radio de l'État – pour programmes-questionnaires et autres – sont d'une insondable idiotie ! D'une outrageante pauvreté – imbécilité ! J'allais écrire : sont d'une pissante absurdité !

On tente de nous faire prendre l'urine pour du vin !

§

Il est rare que l'odieuse respectabilité dont certains personnages se drapent veuille rendre des comptes à la vertu de justice – et encore moins à la charité; c'est une question de biceps et de fortune monétaire.

14 septembre 1956

§

Hier soir, les flammes rassaient au sol l'église catholique du village de Manseau, comté de Nicolet, Québec.

Les loustics suggéreraient peut-être la formule : « Le doigt de Dieu, mon petit ! ».

§

Hier, Georges Dor disait : « Je dis à une femme qu'elle est jolie. J'aime votre beauté, madame, mais je n'aime pas les contours qui l'enserrent et la limitent ! »

Il serait aisé de bâtir un sophisme philosophique là-dessus et de prouver que la Forme détruit l'Essence.

14 septembre 1956

§

On a trop fragmenté l'étudiant à cette seule fin de le dominer.

Aujourd'hui, l'homme adolescent se révolte et réclame son entité. Les éducateurs ne peuvent plus répondre à cette exigence. La largeur du problème les effare. Ils s'affolent.

§

Éducation : libérer l'enfant de ses instincts et le faire accéder à la connaissance de ces mêmes instincts – à leur canalisation vers le service de l'Intelligence et de l'âme – et surtout, le faire naître à la conscience de soi.

§

Je n'ai pas d'objection qu'un jeune homme devienne médecin, avocat, courtier ou vendeur, ou polytechnicien ! Ce à quoi je gueule, c'est qu'il ne soit plus un homme, une fois absorbé, englouti par son métier, gagne-pain !

§

Les sens demandent d'être bridés et guidés – les facultés éclairées – et l'esprit libéré !

CAHIER TROIS

« Absurdité de croire qu'on apprend parce qu'on étudie. »

Sacha Guitry

« Au moins, la souffrance, ça me distrairait. »

Sacha Guitry

« Justice délibérée de la chair
Qui corrompt l'Enfant chez l'Homme
Et expie les traces
De la joie »

Gilles Leclerc, 23-VII-55, Montréal

§

Il y a chez l'homme un élément assez singulier de curiosité. Ainsi, un roman sur la guerre – ou autre genre de violence – est presque toujours assuré de l'avidité du public. Pourquoi ? Parce que « le courage est la seule vertu qui ne se contrefait pas » (Napoléon).

15 septembre 1956

§

La femme ne prend vraiment conscience d'exister que lorsqu'un mâle la vise des yeux, la touche ou lui fait un cadeau.

Mais alors encore, elle se contrefait : elle devient une simagrée de femme – ou une sirène exaspérante.

15 septembre 1956

§

Un homme regrette son mariage une fois pour toutes – tandis qu’une enfance malheureuse ou des chapelets d’échecs reviennent empoisonner son cœur vingt fois par jour.

Dans le mariage, au moins, il n’y a qu’une seule personne pour causer le regret, tandis que c’est de milliers de choses, d’objets, d’humains et d’événements qui vous rappellent et vous font maudire votre pauvreté, c’est-à-dire votre faiblesse sociale.

14 septembre 1956

§

Chez les pédants, ou philistins de salon, c’est la surface qui manque le moins. *Le laboureur et ses enfants*.

15 septembre 1956

§

Vous dont le regard ou la bouche semblent accuser autrui d’être là – et de trop – why don’t you take upon yourself to make an incursion into your brain – then you’d have that empty dusty room all to yourself !

15 septembre 1956

§

Une peau rose qui tourne au noir. Quoi ! elle est encline au pessimisme...

§

Cette femme qui supplie son mari de raser cette barbe au menton, par crainte folle que l'enfant à naître soit poilu comme gorille.

§

Il faut presque de l'héroïsme pour garder le silence dans un univers de vacarme infernal.

15 septembre 1956 – dimanche

§

Ne croyez pas servir un compliment à quelqu'un en lui disant qu'il a un talent exceptionnel pour la publicité commerciale !

Car exploiter l'imbécilité de la populace n'exige aucun effort mental. Il suffit de répéter, de retourner le même [motto] – absurde souvent – qui ne rencontre aucune résistance. Bien au contraire, la populace réclame qu'on la sollicite à telle ou telle chose – puisqu'elle se sait d'instinct incapable de choisir de « se déterminer ».

Dans l'esprit roturier du gros peuple, un produit est meilleur qu'un tel autre parce qu'il est annoncé par des dessins animés aussi burlesques que hideux !

Désormais, ce sont les « affiches » qui mobilisent les instincts, les désirs et les besoins corporels (nourriture, divertissements, etc.)

14 septembre 1956

§

Nombre d'érudits (ou pseudo-) qui ont dévoré dictionnaire sur dictionnaire en ont attrapé une tumeur au cerveau ! On s'en rend compte par le pus d'arguments qui leur coule de la gueule.

§

Faute d'héberger en eux des harmonies humaines, les créatures du XX^e siècle émettent des bruits, des raclements, des pétarades, des gloussements, glapissements, grognements, etc. Elles [trombonent] et elles puent.

§

Osez donc me dire que l'homme ne connaît pas le Progrès ! N'a-t-il pas réussi à fabriquer des machines parfaites – beaucoup plus parfaites que lui-même, que son corps et son cœur et son cerveau !

Et chose étrange, il n'envie pas pour soi la perfection de la machine ! Quel désintéressement ! Ainsi, l'Homme a atteint le degré maximum de cécité de l'Orgueil, qui est d'oublier que pareille humilité est

la forme la plus subtile et sordide de la *superbia*.

16 septembre 1956

§

Pourquoi médire constamment d'autrui ? Êtes-vous, madame, ou monsieur, à ce point niais que vous ne fassiez que découvrir combien la nature humaine est imparfaite, mutilée ? Tournez-vous vers vous-même : vous êtes encore le plus riche sujet d'étude sous ce rapport !

16 septembre 1956

§

J'éprouve une drôle de gêne à entendre mon entourage parler avec éloges de ce que j'écris !

Peut-être sais-je par instinct que l'art, le véritable art, ne va pas sans une certaine dose de pudeur.

Mon malaise moral, en cet instant, naît sûrement du profond respect que j'ai de l'Art – auquel aucun homme n'est supérieur. Aucun artiste ne doit être préféré à l'Art – la Vérité !

16 septembre 1956

§

Rien n'est plus dégoûtant en société que ces milliers de mains voraces, carnivores, en forme de gueules baveuses – ces mains gauches des barbiers, des chauffeurs de taxi, des serveuses de restaurant,

des manœuvres dans les postes d'essence, etc. — ces viles et crasseuses mains gauches qui vous quêtent un pourboire — totalement injustifiable ! Souvent !

16 septembre 1956

§

Tiens, voici une fille qui a dû passer sa nuit dans une cafetière : elle est aussi bouffie que ratatinée.

Et cette autre au menton hautain, qui vous a une gueule de découvreurs d'Amérique !

§

Preuve que l'immense majorité des hommes de la Terre ne croient pas au bonheur, ou n'ont que faire de cette denrée théorique : l'obstination, la rage, le fanatisme avec lesquels ils refusent d'abandonner les bibelots, les amusements, les êtres, les « machines » où ils accrochent leur souffle, leur idéal et leur dignité !

8 septembre 1956

§

C'est l'actualité du vieil adage : « un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » ! L'instinct du sang l'a toujours emporté sur les visées de la Raison.

Les hommes ont été tant et tant de fois trompés par leurs semblables qu'ils en sont venus à soup-

çonner Dieu lui-même – et à prendre contre lui des assurances-accidents !

16 septembre 1956

§

« Si les hommes découvrent la Vérité, ils tueront l'Art. »

Gilles Leclerc, finale d'une appréciation de Joan of Arc de George Bernard Shaw, joué au [Westhill Auditorium, le 24 août 1954.

« If ever men discover what is Thruth, then that'll be the end of Art. »

Cette idée, pourtant singulièrement profonde (far-reading) n'aurait été aussitôt émise que les pseudo-philosophes et les pseudo-artistes me criaient : « Haro sur le baudet ! » Comme si j'eusse été « ce pelé, ce galeux » responsable de « leur » peste à eux !

Pingouins de la logique et animaux dressés du monde du divertissement public. De l'amusement en masse. En troupeau de bêtes à cornes !

Certaines catégories de « théologues » me convaincraient d'hérésie même !

Les brutes politiques me soupçonneraient d'être un réactionnaire à la solde de l'ennemi, avec l'ambition perverse de bouleverser la Tradition occidentale et de tenter d'avilir chez les citoyens libres les notions qui constituent le fondement même – ici, on gueulerait, nul doute – de la liberté, de la Démo-

cratie et de la Chrétienté !

« Ectomisée » de son contexte, mon assertion sentirait le fanatisme idéologique, le sabotage des institutions établies ! Voilà !

En fait, de sa naissance à sa mort, l'Homme est en quête, en chasse de sa liberté, c'est-à-dire de son autodirection.

L'Homme est à la perpétuelle recherche de possession de soi par soi.

Il veut devenir son maître. Maître de sa vie ! Maître de son esprit ! Maître de sa fin dernière.

L'Homme n'est pas sans se rendre compte qu'il y faillit – et y faillira !

Aussi, dans son angoisse, se tourne-t-il vers des « méthodes », des modes d'être, des trucs qui, croit-il, feront de lui sa propre Cause Efficente et Formelle.

L'Art est un de ces modes instinctifs que l'Homme cultive dans sa tentation d'échapper à lui-même, à son sort, à la mécanique de l'Univers !

L'Art est essentiellement libération et conscience de cette libération.

Or, l'Art s'avère un leurre renouvelable à merci.

L'Art est une fiction, en somme ! Car il faut oser se l'avouer – et en prendre son parti.

L'Art est; l'art reste; l'art vaut en soi, par soi, pour l'Esprit de l'Homme !

Mais l'Art est ce geste impuni de Sisyphe qui roule sa grosse pierre au sommet d'un rocher !

L'Art n'éclaire pas l'Énigme-Univers; il l'adoucit

et jette surtout un peu de lumière sur la nécessité de l'échec de l'Homme sur Terre !

L'Art enseigne l'humilité et, par là, la dignité et l'honneur d'être homme !

La Vérité est « ce qui est », tandis que l'Art est « ce que l'Homme voudrait qui soit ».

Pourtant, ce désir fou, presque insensé de l'Homme de percer le mystère de son origine et de sa tombe, accomplit chez celui qui le cultive cette croyance en une rédemption de l'Homme par l'Homme, par ses mains, c'est-à-dire par l'Art.

L'Art recrée l'Homme – sans changer un iota à la Vérité de la Nature.

Il est un stimulant, un geste de libération par l'imagination... la fiction... et l'inutile.

« Tout art est complètement inutile. » *Préface à Dorian Gray* d'Oscar Wilde.

Enfin, nous pouvons affirmer que « si les Hommes découvrent jamais la Vérité, ils tueront l'Art ».

5 :00-5 :15 hres p.m. 17 septembre, lundi, 1956

§

Dans une société parvenue à la frontière de son apogée et de son déclin, le théâtre prend de l'ampleur.

C'est normal : on lit beaucoup moins. On ne se donne plus la peine d'affronter la littérature.

On préfère entendre un auteur parler.

Raffinement et mièvrerie de cocktail-party ?

Peut-être ! Sans que cela n'enlève au théâtre sa haute valeur intrinsèque artistique, toutefois.

Une société trop servie par le confort et le luxe matériel devient moins agressive, compréhensive – mentalement parlant. Et elle se tourne vers une forme plus concrète de la pensée.

Pareille constatation est venue ébranler mon ambition de romancier. Oh, certes, je terminerai *Le mythe de Caïn*, je referai *Déboussolée* et j'écrirai *Ave Caesar*; mais mes quatre ou cinq pièces de théâtre déjà écrites d'un premier jet ne me laisseront de repos psychologique que par intervalles désormais.

Je songerai que le goût de la population est désormais au théâtre, et je me tuerai à déterminer si je dois abandonner la veine lyrique – ou m'aboucher avec la veine dramatique.

17 septembre 1956, lundi

§

Je relis *Malraux par lui-même* de Gaëtan Picon.

« Le corps fait partie du destin et le mépris de Malraux s'adresse moins à la sensualité qu'à la trahison de l'énergie. »

« Silence sur ce qui est déchéance, et sur ce qui est jouissance; silence sur tout ce qui est l'Homme malgré lui. »

« Les artistes ne viennent pas de leur enfance, mais de leur conflit avec des maturités étrangères. »

Malraux, *Les noyés*.

Ici, Malraux devait songer davantage au penseur qu'à l'artiste.

La maturité de l'Homme (esprit, cœur, créations) n'est jamais dans la facilité.

Il faut indispensablement des résistances.

L'Homme ne doit pas chercher à les contourner, mais à les renverser, s'il tient à rester digne de la grandeur qui règne en lui.

18 septembre 1956

§

Tant que l'Homme n'est pas encore aussi fort que lui-même, le péril de cabotiner est grand !

8 juillet 1957

Je ne sache pas que le capitalisme moderne ait devisé d'une farce plus macabre que la cérémonie publique en l'honneur des soldats morts à la guerre, la plus récente, cela s'entend.

Si Napoléon ne savait que trop ce qu'il faisait en instituant la « Légion d'Honneur » pour littéralement boucher la gueule à ses anciens grognards, combien plus les financiers et les magnats anonymes d'aujourd'hui et d'hier.

Sur une scène, deux tambours (au Canada, l'une de langue anglaise, l'autre de langue française).

Un colonel ou un capitaine s'avance, palmarès en main, et lit le nom d'un mercenaire trépassé – parce qu'un obus lui a passé par le corps. Accidentelle-

ment.

Alors, un tambour gueule : « Mort au champ d'Honneur ! » et y va d'un ran-tan-plan !

Puis, un autre nom (anglais, cette fois), l'autre tambour gueule : « Killed in action ! » Et encore, raptaplan-plan-plan !

Puis, on ordonne à la salle des veuves, des sœurs et frères, des curieux, des loustics, deux minutes de silence, sans doute pour expier le tonnerre impudique du canon !

Mise en scène bariolée, colorée, bruyante, pour émouvoir les gogos du peuple, qui ne comprennent pas pourquoi « mon fils » a été à la guerre. Mais les fauteurs de guerre, eux, le savent très bien. Ils en jouissent ! Avec un léger malaise au fond des tripes : la crainte qu'un jour le peuple « comprenne » la blague et décide de les liquider, eux !

La Légion d'Honneur, les décorations à titre posthume, quelles simagrées ! Quelle ironie macabre !

La Finance anonyme, elle, sait très bien pourquoi elle envoie des hommes se faire tuer à la guerre – qu'elle a d'ailleurs elle-même suggérée aux politiciens, ou directement provoquée.

Hommes de tous les pays, vous êtes morts pour l'Argent ! Pour le Veau d'Or ! Vous êtes morts pour rien ! Rien ! Rien !

Hommes, continuez à croire en la respectabilité de vos chefs d'État; continuez à élire le plus gueulard (ou le plus riche); continuez à siroter votre bière; continuez à vous droguer de films de cow-boys et de

meurtriers; continuez à jouer aux courses.

Et l'Argent vous appellera sous les drapeaux une autre fois pour sauver l'Impunité de l'Argent !

§

Nasser d'Égypte ne se laisse pas intimider par les trois bêtes apocalyptiques de l'Occident.

Il ne se laisse pas intimider si vilement (civilement) !

§

Face à une très belle et noble femme, un homme sans ressources est réduit à trois gestes :

- 1- prières
- 2- blasphèmes
- 3- poèmes

J'adresse mes prières à Dieu; je me dédie les blasphèmes; et j'offre des poèmes à la Femme.

C'est un excellent moyen d'être dédaigné et éconduit.

Jeudi 13 septembre 1956.

§

Le monde moderne n'est pas trop civilisé : il l'est mal, voilà tout.

18 septembre 1956

§

« Technology may reach Perfection, but never aturity » Friederich Juenger, *The Failure of Technology*, p. 122.

« Centralism is characteristic of everything technical.

However, there is nothing hierarchical about it. »
Idem, p. 69.

« That would convey the meaning that chaos necessarily follows on the heels of technics.

Chaos is the daughter of machine. »

J'ai lu aujourd'hui *The Failure of Technology* d'un trait.

J'aimerais m'appeler Friederich Georg Juenger et ne laisser derrière moi que ce bouquin de cent quatre-vingt-sept pages, tant sa vérité est aveuglante – accusatrice surtout !

19 septembre 1956, mercredi

§

Préambule à une causerie jamais prononcée devant les membres d'un club social quelconque :

Messieurs, si vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à vous adresser la parole, ce n'est certes pas pour m'entendre dire des contes de fées, ni réciter des poèmes, ni vous indiquer « comment » faire ceci ou cela, devenir riche en une année, ou perdre la tête en cinq minutes. Ce n'est pas non plus pour

m'écouter discourir sur Suez, la ségrégation raciale aux États-Unis, en Afrique du Sud ou en Ontario, ou encore sur le nationalisme insurrectionnel de Chypre. Encore moins désirez-vous que je lance des anathèmes littéraires à la face des Hitler du Canada ! Je ne tromperais pas, non plus, en vous estimant tout à fait assez dignes et respectueux de vous-mêmes pour ne pas m'avoir convoqué à une séance de louanges sur telle ou telle des professions que vous exercez.

Non, messieurs, pour aucune de ces raisons, je le sais d'instinct.

Je m'en tiendrai donc à une question plus intime – sinon familière ! Une question où l'homme entier est absorbé, corps, âme, cœur et raison ! Un problème dont on s'accommode peut-être avec trop d'indifférence, celui de la technologie et de ses tentacules; la technologie et ses avantages – et surtout sa culpabilité.

Eh oui, messieurs, devant vous je m'en vais lire un acte d'accusation dont il vous sera permis d'en appeler, à votre guise, suivant que vous m'approuverez ou me désapprouverez.

Il y a parmi vous des médecins, des chimistes-biologistes, des avocats, des fonctionnaires, des ingénieurs et des politiciens. Aussi, je ne vais pas jouer de vanité et prétendre vous étaler sous les yeux les lumières et les ombres de votre métier social.

Non, messieurs, loin de moi cette insolence charitable !

Pourtant, en tant que penseur, je crois des droits d'exploration des angles restés obscurs à tous ceux qui sont mêlés de trop près au problème, le sachant – ou pas ! Car l'œil est apte à tout voir, excepté lui-même. Tout organe contient à la fois la perfection et la négation de cette perfection.

Vu de l'extérieur, le problème revêt un caractère de gravité extrême, *in articulo mortis*, je dirais.

N'étant moi-même aucun des personnages spécialisés que j'énumérais tout à l'heure – et n'ayant à défendre à tout prix ni mon syndicat, ni ma profession, ni mon diplôme, ni mon rang social, ni mon honneur, ni même ma vertu – il m'est loisible de jeter un coup d'œil plus serein, plus indépendant – plus libre, quoi ! – sur la technologie qui achève presque de transformer l'Univers et ses habitants en une gigantesque marmite à vapeur, en une machine, un enfer d'où tout aura été exclu, si ce n'est le privilège de mourir. Même encore, cet acte si naturel n'aura pas lieu sans un décret préalable du chef de l'État mondial – c'est-à-dire du roi-technicien !

Je commence donc mon oraison funèbre par quelques aphorismes, que je me réserve d'expliquer plus loin :

1- La pensée technique est essentiellement collectiviste (centralism is characteristic of technics)

2- L'industrie ne distribue pas les richesses; mais bien la pauvreté.

3- La technologie n'est pas production, mais consommation.

4- Les gouvernements modernes, tous , ne sont que de pauvres intermédiaires entre la Finance et l'Industrie.

5- Etc., etc.

6- Il n'est peut-être pas chimérique de supposer que Satan n'est pas étranger à cette œuvre de destruction spirituelle et humaine de l'Homme, etc., etc., etc., etc.

Je n'ai voulu souligner que la technologie – puissance mécanique irréversible – mène au centralisme, au socialisme, au communisme.

Ne nous affolons pas, cependant. La technologie porte plus sûrement en elle ses propres germes de mort que tout être humain !

Même le communisme – qui s'est rangé sous l'aile de la Technique – se détruira lui-même.

Etc., etc.

20 septembre 1956

§

Ce que nombre de chrétiens attribuent à l'action du diable n'est souvent que l'engeance du sens de l'Imperfection que tout homme mentalement équilibré couve en lui-même.

§

De se savoir irrémédiablement mutilé dès l'origine – et voué à la décomposition par la mort – en-

gendre une gaucherie chez la raison directrice, qui propose des gestes antinaturels, criminels ou inhumains. Pour se racheter ?

Le poids hérité du souvenir de « la Chute » de l'Homme !

20 septembre 1956

§

Après souper, elle s'assoit – avec l'influx routinier de la passion noble – sur mes genoux et dit :

– Tu ne t'occupes jamais de moi !

– Tu exagères, que je réponds.

– M'aimes-tu encore ?

– Si je t'avais haïe, je t'aurais déjà tuée; j'ai eu dix mois pour le faire. Mais dorénavant, je n'aurai pas trop de cinquante années pour t'aimer !

Une autre fraude mentale : la fausseté était mon habitat psychique. Elle en conçut beaucoup de bonheur et déclara :

– Je commence à écrire mon journal intime, dès ce soir !

20 septembre – jeudi – 1956

§

Au sein du mariage, messieurs, abolissez l'adage : « noblesse oblige », qui irradie inconsciemment une idée de préséance, de supériorité désastreuse. Tenez-vous en de préférence à : « tendresse oblige ».

20 septembre 1956

§

« Susciter l'homme de la liberté contre l'homme du destin » (Gaëtan Picon, à propos de l'idée que Malraux se fait de l'humanisme).

Chaque œuvre d'art est un triomphe de la liberté sur la matière, l'anti-nature, la mécanique de l'Univers et la Présence de la Mort.

L'art recule les frontières de la mort, ce qui est anti-Homme !

§

L'humanisme est un héritage : une longue suite ininterrompue d'actes de liberté, de dégagement, de rédemption de l'Intelligence de l'homme de la matrice des Forces Inanimées.

20 septembre 1956

§

Sans cette présence infra-divine, Satan, en nous et autour de nous, la liberté et son corollaire obligatoire, le salut éternel, perdrait probablement beaucoup de sa saveur !

20 septembre 1956

§

L'homme : un esclave fasciné par l'absurde Force

qui l'écrase.

§

L'homme ne se libère pas du Destin par l'inconscience.

Ceci devrait suffire à condamner la tentative luciférienne générale des éducateurs de féconder collectivement les intelligences – de manière à tirer d'elles des réactions mécaniques.

21 septembre 1956, vendredi

§

« Toute lucidité est victoire, même si elle pense à la mort. »

« C'est une liberté que le présent hérite : ce qui a été fait est le moyen de ce qui se fera. » (Picon)

§

L'art n'est pas déterminé par son instant historique.

L'art : sceau de liberté que l'Intelligence créatrice de l'Homme imprime à l'Univers.

§

– Tu ne peux pas te passer de ces contingences, de cette boue provisoire à l'immensité de la création

artistique !

– Tout dépend de ma faculté de miracle !

2 avril 1957

§

L'art n'exprime pas l'Histoire : il est l'élément souverain de l'Histoire, en tant qu'elle est un produit des Volontés humaines.

L'art rectifie le monde et donne au Temps un caractère de pérennité – qualité qui se rapproche le plus de la notion et de l'actualité de l'éternité.

21 septembre 1956

§

La grandeur de l'Homme est faite d'Ordres de Choses Irréconciliables.

12 février 1956

§

J'exprime dans mon œuvre ce qui me manque, non ce que je possède. J'écris contre moi.

Août 1956

§

« La clef des œuvres d'art n'est pas dans le secret des biographies. » (Picon)

La biographie d'un artiste, c'est sa biographie d'artiste, l'histoire de sa faculté transformatrice. (Malraux)

Malraux ne cesse de mettre en scène des vérités ennemies. p. 204

Malraux parle (écrit) par aphorismes sans appel.

21 septembre 1956, vendredi

§

Cette angoisse qui m'habite, de toutes choses, loin de me libérer de moi-même par l'action, me recroqueville, m'enchaîne à mon propre nœud de visions douloureuses et paralyse l'élargissement de mon œuvre et son efficacité, son insertion dans le Temps des Hommes !

Il me manque toujours l'action !

§

Dans tous les milieux où je vais avec la délicatesse de l'incognito (j'adore parler « de façon définitive, frémissante » sans qu'on sache qui je suis) on s' imagine que « je pose », que je mets en scène.

§

Je ne parviens pas à échapper à la cruauté, la férocité de la vanité d'autrui – de son jugement sommaire, aussi expéditif qu'envieux !

§

En allant aujourd'hui à l'épicerie, Marie-Anne me demande :

– Tu écris toujours ton livre ?

– Si, si, mais sans beaucoup d'enthousiasme. Je me souviens du sort qu'on a réservé à mon premier roman. Pareille rebuffade n'est pas précisément une grâce efficiente !

Ma lassitude (indifférence, manque d'ambition) vient surtout de la conscience de la totale futilité de toutes choses en ce monde.

Peut-être serait-il plus sage de ne songer plus qu'à « faire de l'argent », et de n'être plus préoccupé – sur mon lit de mort – que de deux choses :

1- stupéfaction que ce soit déjà fini, cette vie

2- sueur et effroi de l'Enfer

La lucidité essentielle dont ont fait fi les hommes tout le long de leur odyssée terrestre leur surgit tout entière au cerveau *in articulo mortis*, et leur révèle de force la couleur des choses, la vérité – qu'ils confondaient avec tant de légèreté de cœur avec le palpable, le tangible, c'est-à-dire ce qui rapporte des sous dorés.

§

Je me demande sérieusement si tout cet ascétisme moral, mental et social que je m'inflige en vaut la peine.

La tentation de tout lâcher est forte, exaspérante même.

§

Moi, un poseur ? Quelle ironie ! Quelle féroce ironie !

J'en viens à douter de moi-même, et à me demander s'il est jamais possible d'avoir raison du « nombre », c'est-à-dire des hostilités, du destin ?

§

Isolement de l'homme qui ne veut se satisfaire que d'une nature réduite à des sommets !

Isolement plus terrible encore, bien qu'inconscient, de tous ceux qui s'accommodent des mouvements, des gestes du troupeau !

§

Quelle ironie : les hommes croient s'être rapprochés les uns des autres en s'égorgeant ! Même si leurs corps s'enchevêtrent – dans un mouvement mutuel de destruction – jamais les hommes n'ont été plus éloignés les uns des autres, plus ennemis, plus impénétrables. Comme la pierre !

Chaque coup guerrier est un épaissement des murs de la cellule où chaque homme vit !

§

Cette angoisse de tous les instants m'arrache violemment à mon œuvre romanesque, me disperse, m'oblige à flotter sans pouvoir ni même désirer toucher un point d'appui ! Ne fut-ce qu'une bouée de sursis. Pas une bouée de sauvetage !

Il est vrai qu'en chimie, la dissolution de l'inorganique est toujours suivie de la cristallisation.

À la dispersion s'oppose la cohésion !

Dois-je me plaindre de mon état ? Ou dois-je me replier dans l'attente du calme, de la paix ? La paix grise de la matière inanimée !

21 septembre 1956

§

Depuis quinze jours, le ciel est gris uniforme – ou ulcéré de nuages noirs. Pluies, orages, averses, et froids !

Depuis quinze jours aussi, je néglige de prendre mes dîners ! C'est destructeur, d'autant que j'y substitue – à cette maudite nourriture obligatoire – la cigarette et le café en abondance presque criminelle !

21 septembre 1956

§

L'art réduit l'Absurde à son minimum vital. D'où il dégage de la fatalité. Il libère.

12 novembre 1954 – 21 septembre 1956

§

Never as much as today have people (mobs) flock together, yet never too have they been so fiercely individualistic, so universally « tigerish » to one another, so isolated in the midst of their own little and iron-hard shell (carapace de mollusques).

They flock to sports shows, to political shows, to night-club shows, to church shows, behind any leader who has enough boldness and too little self-respect to help them mith and towards any kind of beastly bluff propaganda on woman's thighs (bosom) or, on rattling-screeching speedster, drummer, songster, or record-breaking machines.

Fact is that the more flock-and-herd minded people are (that is, amorphons, depersonalized), the more indignant, the more repellent they feel onto the most natural ideas of man's nobility and dignity !

21 septembre 1956

§

Samedi : visite de Georges et Margot de Québec.

Nous laissons les femmes seules au 5040, Orléans, et nous nous rendons à Saint-Hubert, où nous prenons une volupté luciférienne à regarder s'envoler les chasseurs à réaction de type T 33 et CF 100.

À quelque vingt-cinq pieds seulement au-dessus

de nos têtes, au bout de la piste de décollage !

Nous nous engageons à crâner, bien droits – mais au dernier moment l'épouvantable pétarade nous écorchait les nerfs : nous bougions de frayeur.

À Georges, qui me peignait le chaos de la circulation automobile à Québec, je dis : « Quand les prêtres auront des automobiles – ce qu'ils n'ont pas encore – ils vous régleront la circulation de la vieille capitale en un rien magique. Ils ont des panacées "infaillibles" à tout. »

Lorsqu'un ange lus sonna à toutes volées, je murmurai : « Voilà un "monsieur le curé" qui nous rappelle qu'il existe et qu'il a faim de dîmes. »

Georges me souligne que le Québec souffre, hélas, d'un « complexe » de supériorité : le système d'éducation le plus parfait au monde, le peuple le plus loyal (oui, à son insignifiance), le clergé le plus noble (mais pas le plus humain, ou disponible), etc.

§

90 % de la population a une attitude mentale et sociale de petit paysan qui demande à se laisser épater par tout étranger jargonnant le français tertiaire de Paris.

Le cas de Radio-Canada est patent sous ce rapport. Le plus vil, le plus terne immigré français (c'est-à-dire tous les immigrés français) trouve refuge instantané à C.B.F. et C.B.F.T.

Des paysans ! Des paysans !

Il est vrai que je laisse volontiers à ces Français la nécessité d'amuser le peuple, la populace !

« Il faut bien que des mercenaires métèques s'occupent de cette sale besogne ! »

§

Nous visitons les musées de l'Île Sainte-Hélène, samedi après-midi, le 22. Là, sur un mur du « mess », est clouée toute l'histoire du Canada français : un seul tableau, divisé en deux plans. À gauche, le luxe dément de Versailles bâti par Louis XIV pour ses putains; à droite, les quartiers généraux de l'armée anglaise !

Pas de commentaires : les faits éblouissent assez !

Sur un autre pan de mur, la page frontispice de La Gazette de septembre 1758, publiant la lettre de George Washington où il exhorte les Canadiens (français) à s'allier avec les treize colonies pour foutre les armées britanniques à l'océan.

La vue de ces fortifications militaires nous a incités à dire de nombreuses réflexions amères, douloureusement ironiques, sur le Canada de 1760 – et le sort des Canadiens-français de nos jours.

22 septembre, samedi

§

Les évêques irlandais catholiques du Canada,

pourquoi les respecterais-je plus qu'ils ne le font eux-mêmes ?

La question des écoles séparées de l'Ontario est suffisamment éloquente !

Quand on songe combien l'Irlande a été bafouée par les Britanniques aux XVIII^e et XIX^e siècles – et combien aussi les Irlandais émigrés au Canada ont aussitôt pactisé avec les autorités saxonnes et protestantes dans le but d'écraser l'élément français en Ontario et au Québec – je me prends à penser à ces chiens galeux qui lèchent les bottes de leurs maîtres avec d'autant plus de servilité et de bave que les roses reçues ont été plus nombreuses et plus vilaines.

Un instinct de la race irlandaise, peut-être !

22 septembre 1956

§

Aux professionnels bien diplômés et bien stipendiés, la stupidité n'attend pas le nombre des années.

§

Georges m'explique avec passion son projet de consacrer sa vie à la propagation de la littérature dans le Québec.

« Faire coïncider son gagne-pain avec son plaisir humain, c'est possible, assure-t-il, à condition d'y travailler huit heures par jour, à longueur d'année, et non seulement s'y livrer à temps partiel ».

« Les vieux éditeurs ne peuvent pas me dire que c'est impossible, puisqu'ils n'ont jamais rien tenté en ce sens », dit-il.

Il y a au moins cinq mille lecteurs sérieux : il suffit de réunir ce potentiel – et de lui « vendre » les œuvres nouvelles par contacts personnels et non seulement par lettres publicitaires.

Sa femme Margot révèle à M. : « Georges m'a souvent avoué qu'il regrette profondément tout ce que, dans le passé, il écrivait à Gilles de médisances à ton sujet : "M. est la seule femme qui pouvait comprendre Leclerc comme elle le fait !" »

M. me relate ces paroles; elle en pleure : « La reconnaissance vient tard, mais elle vient quand même ! »

§

Il y a trop de catholiques qui croient avoir été assez chrétiens en s'achetant un lot au cimetière – pour y coucher une peau si avachie par le luxe, la vanité, les petites combines sociales, les fraudes, les mensonges systématisés que l'âme devra s'extraire directement d'une mare de boue avant d'affronter Dieu.

§

Ce n'est pas lorsqu'elle sont déjà rendues « au pot de vaseline » que les mères devraient ouvrir l'œil à leurs petites « virgines » à cierge d'enfant-de-Marie.

§

Invitation d'un auteur à un confrère : « Mon salon sera pavé de jolies femmes. Venez donc ! »

L'autre d'envoyer le message suivant : « J'arrive ventre à terre ! »

§

Comme tout mari consciencieux, il prend *sein* de son épouse.

§

Lui : « C'est beau le mariage ? »

Elle : « Merveilleux ! (soupir)

Lui : « Il y a des merveilles très vulgaires, pourtant ! »

§

Elle : « Où veux-tu donc que je donne la tête, maintenant ? »

Lui : « Garde-la pour toi ! Les désastres seront ainsi circonscrits ! »

§

Femme chatouilleuse : dis donc, t'as une peau drôlement et localement consciente.

§

Un père, avec sa canne, s'engueule avec sa fille de quinze ans, rue Dorchester.

Dans sa rage, l'adolescente arrache la canne à son père et la lance cinquante pieds plus loin dans le crottin de la rue.

– Vieil écœurant ! hurle-t-elle.

Commentaire de J. Mathieu : « Brave fille, elle ne voulait pas que son papa se blesse avec sa canne ! »

§

Je me demande pourquoi la technique moderne – dont on vante à l'envie l'intuition magique – n'a pas encore songé à fabriquer des têtes artificielles – et non seulement des jambes, ou des bras.

Ce pourrait donner lieu à un commerce si florissant !

22 septembre 1956

§

Le théâtre, un art de synthèse où se croisent et se confondent littérature, sculpture et musique vocale.

Aussi ses adhérents sont-ils moins nombreux que dans tout autre art.

Son caractère d'assemblage ne le rend que plus concret, et recevable par les foules.

Ses médiums étant la voix humaine et les mouve-

ments corporels, le théâtre profite d'une sympathie sociale plus spontanée que n'en engendrera jamais la pensée exclusivement littéraire qui se livre par le moyen artificiel de l'imprimé.

Que la musique sérieuse aussi ! Puisque le musicien, l'instrumentiste, dans un concert, est obligatoirement en vedette, c'est-à-dire isolé pour communiquer des sons !

Du point de vue de l'immatérialité, il est certain que la littérature l'emporte sur le théâtre qu'une certaine incidence rituelle lie au destin quotidien de l'homme.

Mais la musique jouira toujours d'une popularité, d'une plus large facilité d'abordage humain que la Pensée ou le théâtre, son fluide étant presque exclusivement émotionnel et sensible.

24 septembre 1956

CAHIER QUATRE

« Ô mon dieu, donnez à chaque homme la mort née de sa propre vie ! »

Rainer Maria Rilke

Le livre de la pauvreté et de la mort

« La déveine est d'être vainqueur. »

Georges Bernanos

– La vie de tout homme qui souffre – ou croit souffrir – n'est à la longue qu'un perpétuel blasphème à l'adresse de la Providence Divine. L'homme qui souffre est déjà trop imprégné du sentiment d'injustice pour pouvoir aimer autre que lui-même, c'est-à-dire ne pas être encore plus dépité, malheureux.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais. C'est très bien ainsi ! Car le premier instant de bonheur isole son possesseur; le second en fait un égoïste; le troisième un aveugle ou un avare; les suivants, un criminel ou un fou !

Le mythe de Caïn – 24 septembre 1956

§

Toute espèce de facilité me déconcerte.

§

Je n'ai pas cette férocité de vouloir monnayer ce que je suis – ou ce que je fais.

24 septembre 1956

§

La démocratie : l'anarchie à édifier dans les esprits et l'ordre à faire régner dans la rue.

25 septembre 1956

§

La solitude de bronze de Georges V au fond du Carré Philipps n'était atténuée que par l'épaisse abondance de fiente de pigeons parasites. C'est justice !

Le mythe de Caïn

§

La fréquence du rapport (ratio) peut changer – mais jamais la valeur des nombres sur lesquels le rapport se fonde.

Ainsi la Vérité ne change-t-elle pas.

Seuls sont susceptibles de croissance – ou de décroissance – l'appétit que mettent les hommes à la recherche, et l'image qu'ils en acquièrent et qui peut-être riche ou pauvre, abondante ou terne; c'est selon.

26 septembre 1956

§

Si vous acceptez l'état de richesse, et l'esprit de richesse, vous devez également approuver tous les moyens de s'enrichir : le vol, l'escroquerie, l'escla-

vage, la banqueroute, etc.

Et c'est alors que le fameux – mais faux – principe philosophique prend toute sa valeur : la fin justifie les moyens.

Son inverse, désormais, est aussi « lumineux » que si j'affirmais que tel bouquin est évidemment un roman, puisqu'il est écrit sur du papier.

27 septembre 1956

§

Question de vertu : il faut toujours savoir en posséder assez pour se faire absoudre de ses vices.

27 septembre 1956

§

L'homme lucide est l'homme de la Présomption, non du Désespoir.

6 août 1956

§

Les monstres sont sacrés, et les dieux trop humains. Il sera toujours temps pour une gémulation demain !

14 mai 1956

§

Huxley a vu l'épouvantable tragédie de la Raison honnie par la majorité de l'Univers et il a choisi le cynisme – fait de scepticisme philosophique et de blague satirique – pour le dire à ses compatriotes et à ses frères, les hommes, qu'il n'ose pas renier.

Ses pages 105 à 120 sont d'une vérité et d'une logique définitive sur le sujet de la machinerie démocratique.

Les bien-pensants, les respectables peuvent lui reprocher son cynisme ! À tort, très vraisemblablement. Mais il reste qu'il a raison lorsqu'il conclut par la bouche de Bill Propter, qu'il n'y a rien à faire pour les Humains en fin de compte « puisqu'ils refusent de collaborer à leur sauvetage ».

Par là, Huxley est singulièrement près de l'Évangile (ou du catéchisme), où il est écrit : « Dieu ne nous sauve pas sans nous ! »

30 septembre 1956

§

Il est assez macabre que la grande majorité des hommes ne puisse se tailler une notion de la liberté sans invoquer le vocable de « cellule de prison ».

§

Tu ne trouveras jamais la liberté là où le nombre est souverain.

§

Être libre suppose penser.

§

Si l'on en juge par l'ostracisme systématique dont l'honnêteté est l'objet, on peut déduire qu'elle est devenue le vice fondamental de l'humanité.

30 septembre 1956

§

Ce chanoine affiche deux doctorats et trois licences. Il n'a pourtant qu'une tête, hélas ! Encore s'il ne se croyait pas tout permis, même d'incarner des rôles d'imbéciles à journée longue, je crois que nous le prendrions peut-être en affection.

1^{er} octobre 1956

§

« La Vérité Vatican Itée », marque de commerce si peu en vogue en cette deuxième moitié du XX^e siècle, n'est-ce pas un peu suspect ? Il doit exister du parti-pris quelque part ! Suis-je trop pessimiste ?

1^{er} octobre 1956

§

La guerre ? Moyen d'expression de la personnalité d'une Humanité restée à l'état de brute des cavernes.

1er octobre 1956

§

Si l'on acceptait définitivement le fait brut que l'absurdité est un élément possible de l'essence de l'humanité, on voudrait tous hausser la tolérance au niveau de « vertu cardinale ».

1er octobre 1956

§

Les bien-pensants, c'est cette engeance qui vous flanque un pied au derrière, au moment le plus inopportun et non inattendu – nous ne nous tissons pas d'illusions sur le compte de leur bonté – et qui ensuite s'attèlent à vous prouver par voie de syllogisme qu'ils ont agi directement sous l'Inspiration du Saint-Esprit.

2 octobre 1956

§

C'est devenu un fait trivial que celui-ci : les gens qui sont satisfaits des hommes, des événements et de la marche des affaires sont généralement ceux qui sont le plus (aisément) satisfaits d'eux-mêmes.

La vanité conduit droit à l'aveuglement, à la cruauté et à la profanation pure et simple, globale.

2 octobre, mardi, ou plutôt, mercredi matin,
minuit et 45 a.m.

§

Ce qu'on achète avec le dollar canadien ? De l'ignorance absolue ou de l'ignorance « américaine ».

3 octobre 1956

§

Jamais le mensonge n'a été utilisé de façon aussi universelle.

La politique y est fondée – c'est son seul moyen de survivance, parce qu'elle n'est qu'un agent de transmission entre la finance et l'industrie.

§

Ces organismes de l'O.N.U. ne sont que des affaires commerciales à fonds judéo-américains – dont les projets d'établissement ont d'ailleurs été proposés par la caste judéo-américaine.

§

Les gens du monde entier – les chefs d'État n'y

échappent pas – ont peur des Juifs. C'est à croire que l'idée de Croyance en Dieu – et de ses malédictions bibliques – est très vivace encore !

§

Le monde ne possède pas en lui les notions qui pourraient servir à l'expliquer. Le savant n'a encore rien dit, lorsqu'il découvre que la Terre renferme tous les minerais imaginables – que l'énergie du soleil est indispensable à la végétation terrestre, etc. Aucune chose n'est à la fois sa cause et sa fin. De même que la machine a pour auteur l'homme, de même l'homme... etc.

§

L'ère des idéologies « messianiques » du genre marxiste achève. Viendra ensuite l'ère des technocrates – c'est-à-dire l'époque de la géopolitique ou de la Nation Mondiale Seule et Unie, dominée par le physicien dans ses laboratoires.

§

L'unité œcuménique des peuples que n'a pas réussi à parfaire le coït, l'Évangile, la science, l'O. N.U., eh bien, l'argent l'établira ! Et ce, avant 2050, c'est-à-dire avant un siècle.

4 octobre 1956

§

Les trois vertus théologiques (techno légales) : la Finance, l'Industrie et l'État, c'est-à-dire la guerre, encore la guerre et toujours la guerre !

CAHIER CINQ

« Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné. »

Saint-Exupéry,
Terre des Hommes

Je perds déjà assez de temps à vivre...! Réservez nos larmes à une chose plus sérieuse que la mort.

4 octobre 1956

§

L'absurde humain ne s'affronte, ni ne se combat. Il n'est que de lui opposer la neutralité d'un train d'actes sensés, raisonnables, et moraux.

4 octobre 1956

§

Ne s'allier à aucun parti, système, aucune idéologie de quelque veine qu'elle soit !

Cela tourne assez tôt au stercoraire.

Or, un homme – je ne dis pas respectable – mais un homme qui se respecte – qui n'aliène jamais sa dignité d'Homme – sait qu'il n'est pas hygiénique de lâcher ses excréments en public.

4 octobre 1956

§

Certains gens m'accusaient hier soir de pécher

par incohérence de langage – parce que je parlais avec passion, car chaque fois qu'on mentionne à ma face « les bien-pensants », la rage m'envahit, la lâcheté calculée étant ce que je tolère le moins chez les hommes.

Les bien-pensants n'ont même pas le courage de pratiquer leur sale lâcheté en pleine lumière.

Je répliquai : « la pierre est cohérente, la machine est cohérente, l'acide nitrique est cohérente, mais c'est une espèce de qualité qu'on ne peut exiger des hommes – du moins pas cette sorte de cohérence.

Tu parais confondre cohérence de pensée et protocole social. Si pour toi être cohérent consiste seulement à s'essuyer les pieds avant de pénétrer dans une maison luxueuse – où on se livre à toutes les orgies animales – eh bien tu me permettras de mépriser ta piètre notion de la cohérence mentale.

Car si on s'en tenait à ta notion, il nous faudrait jeter la pierre à André Malraux – dont l'œuvre fourmille de contradictoires pensées, de paradoxes.

Mais, moi, je renoncerais à transmettre à Malraux le sentiment général du camp des bien-pensants – car j'aurais encore assez d'humilité pour battre un mea-culpa sur ma poitrine et me dire : « peut-être est-ce moi qui ai tort. Peut-être ne possédé-je pas tous les éléments essentiels de la question – de sorte à ne pouvoir juger si Malraux est souvent incohérent ou non – selon « nos normes à nous ».

Il est vrai que l'incohérence ne répugne pas à l'expression d'une très puissante lucidité de pensée.

Et ici, il conviendrait de se garder le jugement hâtif.

5 octobre 1956

§

La littérature est évocatrice; la musique est incantatoire.

5 octobre 1956

§

Signe des temps : la souffrance est devenue suspecte.

Souffrir, c'est trahir la science, souffrir, c'est défier insolemment la puissance de la science à fabriquer du bonheur universel !

La vue de la souffrance est aussi insupportable à l'homme moderne que la confrontation d'un assassin avec les armes de son méfait.

La pauvreté – à l'instar de la souffrance – semble odieuse à l'homme de la civilisation des machines – parce qu'elle est la contradiction vivante, tangible, palpable de l'idée de progrès !

On la cote aujourd'hui comme étant une imposture; une décade plus tard, elle sera un sacrilège; enfin un crime de lèse-science punissable de mort.

8 octobre 1956

§

Ce n'est pas tellement à la fatalité que les Grecs vouaient un culte aveugle, mais bien plutôt à la vertu d'obéissance au dieu ordonnateur de l'Univers.

Ils avaient un sens inné, profondément religieux de la Résignation à l'Ordre Souverain du KOS-MOS.

8 octobre 1956

§

Aujourd'hui : Thanksgiving Day.

Les nations anglo-protestantes deviennent ouvertement pharisiennes en cette occasion – et elles offrent à Dieu libation sur libation, pour le remercier de ne pas s'être opposé à leurs conquêtes territoriales de l'Asie, du Moyen-Orient, en Afrique et en Amérique.

8 octobre 1956

§

Face à l'Absurdité croissante du monde, il n'y a que trois attitudes possibles – qui nous sauvent de la complicité, de la trahison humaine :

1. Le mépris : c'est l'attitude des gens conscients, lucides jusqu'au désespoir. Du plus petit nombre !

2. La résignation : c'est le réflexe de la masse des petites gens qui s'obstinent à croire en la providence « divine » du progrès !

3. La révolte (ou le sacrilège, son apanage) : c'est

la réaction calculée de ceux qui omettent certaines données du problème humain, soit l'imperfection de l'être créé, soit l'existence d'un Dieu invisible, mais actif au sein de ses marionnettes.

C'est l'exclusivité d'un cercle restreint d'hommes dont la pensée se bute à ses propres découvertes, élans, conclusions.

8 octobre 1956

§

La façon de secouer l'apathie sacrilège de l'homme de notre civilisation technique :

Il faut s'appliquer à le confondre, puisqu'il est orgueilleux; à lui mettre – braquer – sur le nez, son vide mental, moral et humain; à lui peindre l'énormité de son insignifiance – en tant qu'individu (ou être moral) et en tant que simple rouage mécanique de l'univers de la machine.

§

Il n'est pas très honnête de condamner la richesse et de la lécher en secret.

8 octobre 1956

§

Il est moins onéreux d'être à son Poste de Vivant à chaque seconde jusqu'aux portes de la Mort,

que de s'accommoder de la Pourriture de la mort de l'âge de raison jusqu'à la limite de la vieillesse.

8 octobre 1956

§

Dans une liaison d'amour véritable, on ne sait plus très bien si c'est le lierre qui vit du chêne ou si c'est le chêne qui tire sa force du lierre.

9 octobre 1956

§

L'art doit apprendre sa liberté – surtout, l'art doit apprendre à mériter sa liberté.

8 octobre 1956

§

La mesquinerie la plus infime m'abat plus facilement qu'un coup de poing en pleine figure.

12 octobre 1956

CAHIER SIX

« Civilization is a blessing to Un-
fit and the Degenerate – the others
it breaks or demoralizes. »

Henry Miller

Nights of Love and Laughter

Ne plus être en mesure de croire les Hommes dignes de Rachat et s'obstiner malgré tout à les servir : c'est peut-être ça, en définitive, que j'appellerais « aimer ».

21 juillet 1956

§

Il semble que les Grecs aient totalement méconnu la liberté, sa notion et son sens terrestre.

Était-ce dû aux idées trop rigides qu'ils cultivaient sur les dieux ? Ils étaient fatalistes !

Remarque : l'absence de liberté serait-elle donc le prix qu'une société culminante de civilisation doit payer pour avoir droit précisément à ce degré de raffinement humain ?

Dans ce cas, c'est mauvais augure pour les É.-U. !

15 octobre 1956

§

La plus grande originalité de ces programmes – stage shows – c'est de n'en avoir pas – ou d'être empruntés et transcrits de l'américain : ce qui n'est pas précisément un gage de non-vulgarité et de pro-

fondeur intellectuelle ou artistique.

15 octobre 1956

§

Je prête mon âme à l'univers pour qu'il soit plus grand et qu'il perfectionne ce qu'il a en lui de frustré et d'inachevé.

15 octobre 1956

§

On m'a appris toute espèce de choses, mais on ne m'a pas appris à pleurer. Comme si ce fut une honte de céder quelquefois la parole à son cœur.

§

La naïveté – à la fois sublime et niaise de la multitude – m'a toujours réduit le cœur en eaux absolutrices.

9 mai 1956

§

La paix, cette immense solitude polaire où l'absence des Hommes est une générosité presque divine.

27 mai 1956

§

La sottise ne sortira jamais de ce monde. Autant
en prendre son parti et en rire.

Dimanche, 27 mai 1956

§

Dieu ne sera pas tendre pour les imbéciles.

30 mai 1956

§

Lutter n'est rien; lutter sans avancer est pénible,
cruel; lutter sans espoir est presque un châtime-
nt. D'autant plus barbare qu'il nous semble arbitraire !

25 mai 1956

§

La paix et l'amour ne peuvent subsister côte à
côte, car ce sont deux violences : la paix de par sa
certitude, l'amour parce qu'il est une inquiétude.

Mars 1956

§

Comme mille sceptres d'or ta douce voix m'ha-
bite

De son eau désirante et ta main me retient;

J'engloutis mon royaume en son immense orbite;

Je t'aime : entends-tu la tendre nuit qui vient ?

25 décembre 1954

§

Montrez-moi la correspondance de quelqu'un et je vous dirai, à quelques iotas près, ce qu'il vaut en tant qu'homme !

15 octobre 1956

§

La laideur, mesdames, n'attend pas le nombre des années.

§

L'amour – le véritable, le désintéressé – annihile toute trace d'orgueil dans l'être humain de bonne volonté !

Or, qui dit bonne volonté dit absence de vanité !

17 octobre 1956

§

La prolifération microbienne des commerçants s'expliquerait par le fait que les hommes ont découvert que le commerce demeurerait le seul moyen légal

d'assouvir leur appétit inné pour le vol, la ruse, l'astuce et la fraude.

Sur rue Masson, midi 30 p.m.,
le 17 octobre 1956

§

Ce qui m'intéresse dans l'Homme, ce n'est pas sa profession, sa richesse, sa pauvreté ou son étale (famille), mais bien plutôt l'usage qu'il en fait ! Mais bien plutôt la tournure d'esprit qu'il investit dans son geste !

17 octobre 1956

§

La première fois que je soupçonnai l'existence de L.-F. Céline et de Henry Miller, ce fût en août 1954 – époque où mon manuscrit *Déboussolée* fut refoulé par cinq éditeurs d'affilée.

C'est d'ailleurs dans une lettre que l'un des « libraires » avait jointe au manuscrit par retour du courrier que les noms de ces auteurs m'étaient révélés. C'est que ma littérature ressemblait à la leur, soit par sa désespérée puissance d'évocation et de peinture du cœur humain, soit par ses plongées soudaines au plus noir du mystère de la Création.

§

Hier soir, à CBF, le prof. Fernand Rochon ne trouva rien d'autre à dire sur Henry Miller que ce qui suit : « C'est un pornographe émérite. Il ne sait que faire ses délices du fumier des femmes et des hommes. »

Je rétorquai : « Mais si c'est Miller qui avait raison de ne pas chercher à outrer ce que les gens sont, si l'humanité n'était justement pas autre chose qu'un tas de fumier – quoi qu'en aient les bien-pensants, hein ? Si c'était Miller l'équilibré, et toi et moi et le premier ministre St-Laurent les déments, les dégénérés et les fous ? »

17 octobre 1956

§

Constatations [sur l'éducation] :

1. Je ne serais pas capable d'enseigner au cours primaire – de même que Malraux, Bernanos ou Waddington en seraient incapables aussi – pour des raisons évidentes.

2. L'éducation en masse est vouée à zéro.

3. La promiscuité réveille à tout instant la brute qui sommeille chez ces petits ours.

4. Pour réussir à enseigner au cours primaire, il faut soi-même être primaire, c'est-à-dire infecté de discipline de genre « caserne militaire » et l'appliquer avec l'extrême rigueur.

5. J'ai palpé l'absolue impossibilité ou d'améliorer l'enseignement primaire ou de la confier à de types

universels, dont la culture, la profondeur de pensée n'ont que faire des manuels.

Chez les hommes de mon espèce, on ne se préoccupe pas de la « discipline de la fêrule » et de l'ordre dans le peloton; non, c'est une chose acquise, taken as granted, qu'on croit inutile de commencer à instaurer chez des élèves.

C'est un fait que pour faire régner l'ordre-de-caserne, il faut en tête un type possédé de l'esprit-de-caserne – et ce n'est pas mon fort, ni celui de Malraux, Miller, Costain, Duhamel, Pops, Ortega y Gasset, etc., sans mentionner les savants de la physique, chimie, etc.

18 octobre 1956

§

Mon frère N. veut faire de moi et M. les parrains de son prochain candidat à l'existence; je ne vais certes pas me récuser.

13 octobre 1956

§

Une compagne de travail de M. lance cette boutade : « Il faut qu'une femme soit propre dans sa maison, mais malpropre au lit. » Sans commentaires.

16 octobre 1956

§

Ah, si du moins je savais ce que c'est aimer, quelle vie heureuse régnerait en moi que je déteste plus que tout !

18 octobre 1956, jeudi, 3h 10 pm

§

Georges, je ne suis pas convaincu que tu n'aies pas raison, mais je ne doute plus de moi – c'est-à-dire de ma capacité à me haïr éternellement.

L'ère des concessions aux sentiments trop parfaits est révolue.

Il faut se garder de toute invasion – il faut se sauvegarder peut-être même de l'amour, la force la plus charitablement égoïste (destructrice de l'autre) qui soit !

À quoi servirait d'être heureux, dis-moi un peu ?

Écoute ceci : les êtres humains n'ont jamais été heureux et c'est pourquoi les civilisations ont pu naître, se propager et s'actualiser jusqu'à nos jours.

Figure-toi que si le bonheur avait été un élément terrestre aussi commun, universel que l'oxygène, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'humanité.

18 octobre 1956

§

De nouveau, ce matin 19 octobre, la Commission des Écoles m'offre du travail de suppléance. Je refuse. J'ai eu assez de l'expérience d'hier. Après tout,

la journée d'enseignement ne vaut que dix dollars.
Et ce n'est pas trop perdre dix dollars pour ne pas
s'empoisonner.

19 octobre, vendredi

§

Distinction entre gagner son pain et vivre sa vie,
la profonde, la seule normale !

Dis-moi, t'aimes-tu vraiment assez pour aimer
autrui ?

20 octobre 1956

§

Naître, c'est déjà mourir sans un déguisement.

Aimer, c'est être aveugle sans en souffrir.

§

L'essence périphérique du comédien est la vanité.
Cela tient en grande partie à la nature même du mé-
tier qu'il sert... ou prétend servir.

22 octobre 1956

§

Peut-on aller jusqu'à affirmer que l'attraction
universelle qu'exerce « le théâtre » sur les popula-

tions qui y accourent est due au fait que « le drame » (tragédie, comédie, etc.) permet aux individus d'observer le monde dans une de ses fatalités, c'est-à-dire dans une synthèse d'hommes et d'événements – un heurt unique de ces deux éléments – dont ils sont pourtant victimes eux-mêmes dans leur propre existence – mais heurt dont ils sont habituellement ignorants – à cause de la dispersion de leur intelligence [illisible] une foule d'enfantillages moraux ou matériels ?

Au théâtre, l'individu ré-envahit un coin de son univers intime mystérieux où il n'ose jamais aborder sans la grâce d'une poussée étrangère.

22 octobre 1956

§

Voir vivre la plupart des avocats, des notaires, des dentistes, ingénieurs, architectes, suffit pour s'aliéner le goût d'exister – même au niveau de l'homme des cavernes.

22 octobre 1956

§

L'état de civilisation, c'est la guerre sous toutes ses formes – répondant bien ainsi au « vœu » biologique et botanique : la survivance du plus fort.

La civilisation, c'est l'arbitraire, le façonné, le fabriqué humain dont ils ont besoin pour donner cer-

titude et sécurité à leur ignorance de tout !

22 octobre 1956

§

La seule notion de « Création » implique déjà en soi un principe de pourriture et de mort – de non-être possible.

La Création est un Néant temporel en sursis de condamnation éternelle.

22 octobre 1956

§

Je ne vous aimerais peut-être pas, madame, si ni vous ni moi n'étions des êtres imparfaits.

L'amour est une grâce de Dieu aux Hommes pour compenser notre état d'Infirmes Absolus, d'êtres inchoatifs, de choses qui ne sont possibles que par autrui, la consanguinité.

L'Amour a été institué pour tout remettre en Ordre dans l'univers.

L'Amour est l'Harmonie suprême, la fusion des Contraires.

22 octobre 1956

§

Les Hommes n'ont plus de systèmes de Connaissances à offrir à l'Univers : ils les ont épuisés !

Ils n'ont plus que des systèmes d'Ignorance à mastiquer, à digérer, à léguer à ceux qui les suivent. Jolie leçon d'hygiène ! Science sans prétention !

21 octobre 1956

§

J'ai relu cet avant-midi *Un ennemi du Peuple* de Henrik Ibsen.

Résumé : l'argent – les puissances dirigeantes, les organisations financières ne céderont jamais à la Raison. Bien plus, elles n'hésiteront devant aucune lâcheté à parfaire pour sauvegarder leurs intérêts.

Elles iront même jusqu'à liquider l'homme qui les défie de sa vérité, les met en contradiction avec eux-mêmes face au peuple et leur colle leurs fumiers (ils sont nombreux) au nez !

Et l'on est stupéfait d'observer par quel miracle tant d'intérêts financiers peuvent « faire l'unité », tant de forces contradictoires parviennent à s'associer, à fusionner leurs ruses et mesquineries – tant d'ennemis irrévocables se réconcilier dans le geste commun de complicité dans la destruction, dans le geste du silence franc-maçonnique de l'Argent – dont les avant-gardes, les collaborateurs spontanés sont sans nul doute tous les politiciens, ces chacals de l'opportunisme.

Un ennemi du peuple tiendrait tout entier dans la phrase du grand philosophe allemand contemporain Karl Jaspers : « L'histoire est ce qui échoue. »

Le sens de la pièce est souverainement triste, tragique, puisqu'il accuse la quasi-impossibilité du geste gratuit de l'amour de triompher jamais du geste mesquin de la « combine » sociale des partisans de l'Ordre Établi.

Il existe une étrange fraternité diabolique entre les puissances, une sollicitude grégaire si invincible et « successful » qu'on est presque tenté de croire que Bien et Justice sont des mythes inventés précisément par les gens susmentionnés pour bercer l'espérance des « faibles » qui s'accrochent à ces fictions inaccessibles pendant que les forts en ruses manipulent l'Argent et lui font faire des Enfants à volonté.

22 octobre 1956

§

Histoire du Canada ancien : dès que les Canadiens-français eurent maîtrisé la langue anglaise, ils n'avaient plus rien à craindre du conquérant. La survivance était certaine.

23 octobre 1956

§

On n'a pas besoin de voyager longtemps dans les autobus et les tramways pour se rendre compte que ce n'est pas à Montréal que la politesse et la civilité « française » (européenne) a vu le jour.

23 octobre 1956

§

Plus que jamais, l'homme de cœur ne doit avoir de patrie.

Il n'existe plus d'endroits sur Terre où la Loyauté soit possible.

Il reste de décider de s'enfermer en soi même et d'exclure nation et race.

Le premier homme à rugir du « ne doit avoir » serait le financier, l'industriel pour qui son usine (puante ou pas) est un royaume où il choisit de pouvoir régner en tyran et de se faire craindre.

24 octobre 1956

§

Il y a chez Malraux quelque chose de frustré qui rappelle le Titan, le Prométhée bienfaiteur de l'humanité, mais dont le Verbe puissant « infecté » de noblesse cadre mal avec la gaucherie du geste immense et généreux.

24 octobre 1956

§

La notion de « salut » et de « rédemption » est née chez les hommes sous l'inspiration de leur prospérité matérielle.

L'homme – ayant un esprit inventif – a jugé que les individus ainsi capables d'organisation sociale et de promotion des savoirs humains avaient droit à ne

pas périr, à perdurer au-delà des limites du Temps et de l'Espace. L'homme, s'étant découvert une supériorité « pensante » sur les animaux, a cru ingénieux, malin de se voter immortel, c'est-à-dire apte à déjouer sa condition mortelle, de chose finie et bien éphémère, en faisant appel à cette qualité d'activité cyclique de l'Esprit en liberté dans l'Univers – Esprit qui doit donc être relié à l'Autre Esprit, Dieu.

24 octobre 1956

DU MÊME AUTEUR

La chair abolie, (poésie), Montréal, Éditions de l'Aube, 1957.

« Préface » à Paul Mercure : *Les cris*, Montréal, Éditions de l'Aube, 1957, p. 3-10.

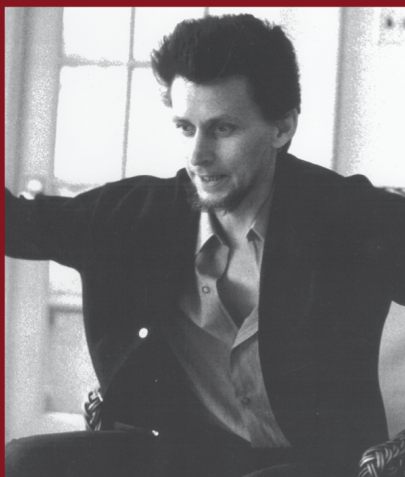
L'invisible Occident (dialogue de proscrits), (théâtre), Montréal, Éditions de l'Aube, 1958.

Journal d'un inquisiteur, Montréal, Éditions de l'Aube, 1960.

Journal d'un inquisiteur, Montréal, Éditions du Jour, 1974, (comprenant un « Avertissement » de l'auteur et une « Préface » de Jean Marcel).

« Speak White, Bastards ! (Extraits) » (choisis et présentés par Gilles Labelle), *Argument*, vol. 5, n° 1, automne 2002, (le manuscrit entier est déposé dans les archives de Jean Marcel à la Bibliothèque nationale : Fonds Jean Marcel).

Journal d'un inquisiteur, (présentation de Gilles Labelle), Montréal, Lux, 2002.



« Dans une société hautement civilisée,
les artistes deviennent des hommes que
le peuple absout sans confession. »

Gilles Leclerc

Gilles Leclerc est né à Saint-Rosaire d'Arthabaska,
le 24 juin 1928.

Il a travaillé au journal *Le Devoir*, à Radio-Canada
et à l'Office de la langue française. Auteur de l'essai
polémique *Journal d'un inquisiteur* publié trois fois, il a
laissé de nombreux écrits inédits, parmi lesquels se
démargent ses carnets intimes.

ISBN 978-2-922930-48-1



9 782922 930481